

P. 420 578

Cinquième année, N° 1

Bibliothèque de l'Université de Liège - Paléontologie

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 27 mars 1925

Sommaire :

Après quatre ans
la vie chère et ses causes
Frédéric
Comment le valet du lépreux fut frappé
l'amour et tomba de cheval
La crise allemande et l'occupation rhénane
1923-1924
Christus Rex
La religion laïque

abbé R. G. van den Hout
Fernand Baudhuin
Adolphe Hardy

Paul Cazin

Baron Hervé de Gruben
George de Golesco
Georges Valois

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Frédéric Ozanam » par Georges Goyau, J. Schyrgens. — Pologne, Angleterre.



Le Semaine

À ce numéro, la revue catholique d'idées et de faits entre dans sa cinquième année. À nos amis, merci !
Et que Notre-Seigneur nous conserve et bénédiction et féconder chaque jour davantage et prospérité et ne vise qu'à étendre Son règne !...
♦ Les socialistes belges se sont attirés à part du Cardinal Mercier une riposte dont ils vanteront l'ère.
Cinq Papes ont condamné le socialisme voilà plus qu'il n'en faut pour établir l'impossibilité d'être à la fois catholique et socialiste.
Van der Velde et sa bande ont-ils cru qu'on avait bénévolement les laisser tromper que quelques rares malheureux égarés hypothéquent leur avenir ?
♦ Pour Herriot, le catholicisme contemporein n'est plus qu'un catholicisme de banquiers...

Encore quelques injures aussi grossières et quelques menaces vexatoires et persécutrices, et la défense catholique française sera définitivement assurée...
Et Herriot aura démontré une fois de plus la profonde vérité de cette vue catholique du monde : Dieu tire le bien du mal.
Mais quel triste sire que ce pauvre Herriot.
♦ Et Londres a enterré définitivement le Protocole...
« Si l'Empire britannique veut qu'il n'y ait plus de guerre, il n'y aura plus de guerre », a déclaré Chamberlain.
A la condition qu'il se trouve des hommes d'Etat britanniques capables de voir ce qu'il faut vouloir pour assurer la sécurité...
Et il faut bien avouer que Londres ne s'est guère montré clairvoyant depuis l'armistice.

Bruxelles : Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 1234 ; Compte chèque postal : 489,16)

Handwritten signature or note on the right margin.

CHOCOLAT

D U C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

La
Grande
Marque
Belge

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 0,000,000 SOCIÉTÉ ANONYME SERVES : 250,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES
8, Rue Royale et 35, Rue de Colonies

BUREAUX :
BUXELLES-MARITIME, 30, Place Incelette
VILVORDE, Rue de Louva

Ne conservez pas votre argent sans lui faire prore un intérêt, mêm si vous en prévoyez l'emploi dans un lai prochain. Place-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui l'nifie actuellement :

- En ompte de QUINZAINÉ (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
- En ompte à UN MOIS (préavis de 3 jours avare 15) . . . 5.00 %
- En ompte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du rs) . . . 5.25 %

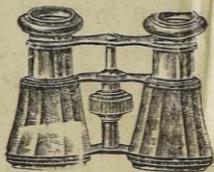
- Avec acilité de retrait anticipé :**
- 1° Arès le cinquième mois 5.20 %
 - 2° Arès le quatrième mois 5.15 %
 - 3° Arès le troisième mois 5.10 %
 - 4° Arès le deuxième mois 5.05 %
 - 5° Arès un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, puvnt être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et rtipès de 500 fr.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

- ◊ Lunetterie
- ◊ Optique
- ◊ Jumelles
- ◊ Baromètres
- ◊ Lices à main
- ◊ Acles de luxe et ordinaires



Exécution soigneuse
es ordonnances de MM. les Médecir-Oculistes

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILL CHEZ

rançois **VanderInden**

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Après quatre ans

La revue catholique des idées et des faits commence aujourd'hui sa cinquième année.

Qu'a-t-elle voulu faire?

Qu'a-t-elle fait?

Que voudrait-elle faire encore?

La guerre, au fond, a été un des grands moments du formidable conflit de doctrines qui divise l'Europe depuis la Réforme, et surtout depuis la Révolution Française.

Et la question se posait : 14-18 allait-il n'être qu'une date dans la déchristianisation du monde — date terrible, évoquant une mer de sang et des ruines à perte de vue — prélude de dates plus terribles encore? L'humanité civilisée allait-elle se ressaisir? Se rendrait-on compte, après l'affreuse nuit noire de quatre années de guerre, qu'à moins d'un redressement énergique, à moins d'une conversion aux doctrines de Vie, la Paix entre les hommes était impossible et que l'œuvre de Mort continuerait? Que la cause profonde de la catastrophe qui avait menacé d'engloutir l'Europe était avant tout d'ordre intellectuel?

Ceux qui, au cours de la tourmente, ont cru que de la Paix naîtrait une humanité nouvelle auront été cruellement déçus par les laborieuses négociations de Paris.

Cette déception, depuis, s'est faite un peu plus amère chaque jour...

Ce n'est d'ailleurs pas, on ne sait quel coup de baguette magique, qui rétablira la Vérité dans le monde.

L'Intelligence est bien malade.

Dans les universités, dans la presse, dans les conseils des grands et dans les cercles influents, partout l'Erreur prévaut.

Si l'humanité doit s'arrêter dans sa course à l'abîme, ce ne sera que parce qu'un apostolat intellectuel approprié aux conditions de notre temps aura remis dans les esprits l'Ordre et le Vrai.

Si l'Europe doit être sauvée, elle ne le sera que par un retour à la Vérité totale.

Travailler à ce retour, hâter cette conversion est donc la plus urgente des tâches et le plus efficace des apostolats.

Comment s'y prendre? Les moyens s'offrent infiniment variés.

La revue catholique des idées et des faits a voulu être, en Belgique, et dans la mesure où la Providence bénirait son action, un de ces moyens d'apostolat intellectuel, humble, modeste, apportant sa contribution, si petite fut-elle, à la ré-évangélisation nécessaire.

Ce qu'elle a voulu? Donner aux catholiques, des idées catholiques, une mentalité catholique; nourrir catholiquement leur intelligence; polariser dans le sens catholique tout ce qui s'adresse à leur esprit.

Fortifier l'intelligence catholique d'un pays, augmenter son potentiel et sa force dynamique, n'est-ce pas travailler puissamment à cette conversion au vrai, condition *sine qua non* de toute Paix?

Qu'avons-nous fait ici?

Il ne nous appartient pas de le dire nous-même. Que nos milliers d'abonnés — ils sont à peu près quatre mille — veuillent bien se demander si la nourriture que la *Revue* leur sert chaque semaine fut utile et salutaire à la vie de leur intelligence.

Des amis très bienveillants nous l'affirment. Peut-être ne sommes-nous que trop enclins à les croire...

Il reste toutefois que depuis quatre années, chaque semaine a vu croître le nombre de nos abonnés.

Certes, la quantité n'est pas une garantie de qualité, et nous avons moins que quiconque la superstition du nombre.

Mais la nature même de l'œuvre entreprise ici plaide pour une extension quantitative, suite d'une qualité appréciée.

Quoi qu'il en soit, le Bon Dieu a béni au delà de toute espérance *La revue catholique des idées et des faits* devenue la revue belge de culture générale la plus répandue.

Et en ce jour anniversaire nous nous permettons un appel à tous ceux qui estiment notre œuvre utile et qui croient que nous faisons du bien.

Vous nous lisez et nous vous en remercions. Faites nous lire, et ce sera le meilleur moyen de nous récompenser d'un effort qui, pour être modeste, n'en n'est pas moins sincère et loyal.

Ce que nous voudrions?

Faire mieux que ce que nous fîmes, et que tous ceux qui veulent bien reconnaître que nous faisons un peu de bien, augmentent ce bien en étendant notre action.

Si nos amis le voulaient, ils pourraient doubler, d'ici au 25 mars prochain, le nombre de nos abonnés.

Du moins voudrions-nous pouvoir affirmer cinq mille abonnés à notre prochain anniversaire.

Est-ce présumer trop de l'esprit d'apostolat de nos chers lecteurs?

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

La vie chère et ses causes ⁽¹⁾

La vie chère et ses causes : voilà, semble-t-il, un sujet peu digne d'une société d'économie sociale. La vôtre a dû probablement attendre sa 472^e séance avant de le voir figurer à son ordre du jour.

Mais cette 472^e séance se tient en un temps où la question de la vie chère est devenue un problème national, mondial même. Le filet de la ménagère, en diminuant de volume malgré une dépense identique, acquiert une force explosive véritablement surprenante. Cette force renverse aujourd'hui les gouvernements ou est captée par ceux qui désirent les renverser.

Problème d'une actualité brûlante donc. Mais ici encore soyons justes envers le passé; il a connu lui aussi ses crises de vie chère, qui le plus souvent se terminaient par des famines en règle. Le mal est plus soigneusement étudié maintenant, il est commenté longuement par la presse, mais c'est un mal vieux comme le monde. D'autre part, si l'on en parle plus depuis quelques mois, c'est que son action a redoublé d'activité, et que, de plus, nous sommes en période électorale...

Est-il besoin de donner une définition de la vie chère? Peut-être, comme on va le voir.

Le premier essai s'attache naturellement aux variations des prix exprimés en monnaie nationale. Tel objet autrefois coûtait 1 franc, il en coûte 5 aujourd'hui. Est-ce cela la vie chère? Beaucoup répondront que non; si la monnaie a baissé de valeur, les ressources de tout le monde auront grandi en conséquence, nominale du moins. Chacun peut encore se procurer la même quantité de marchandises qu'auparavant, il n'y a pas de vie chère.

Cette façon de voir n'est juste qu'en apparence; en pratique, les ressources de l'ensemble des citoyens ne suivent jamais fidèlement les variations de la monnaie. Les revenus des propriétaires et ceux des travailleurs intellectuels ne croissent pas avec le coût de la vie. Le simple affaiblissement de la monnaie nationale cause déjà un déséquilibre partiel entre revenus et besoins, et provoque pour certaines classes de la société une crise de vie chère.

Toutefois, ce n'est pas cela que nous avons en vue ici; nous ferons du problème un exposé plus simple, plus limité. Nos considérations n'auront pas, de ce fait, la portée générale qu'on aimerait peut-être à leur trouver; elles pourront sans doute compenser cette lacune par une sécurité et une précision moins imparfaites.

Nous posons donc le problème comme ceci :

« L'index des prix de détail marquait 366 en moyenne du mois d'avril 1922 au mois d'août de la même année; il est actuellement à 517 après avoir été à 521. Cette hausse de 40 % n'a pas été suivie par celle des ressources des consommateurs. L'ensemble de la population belge ne peut plus se procurer la même quantité de marchandises qu'il y a trois ans, c'est la vie chère. Cette vie chère, d'où vient-elle? »

Même ainsi restreinte, cette question demeure complexe, et personne ne peut l'aborder sans crainte. Aussi je me propose de bannir toute littérature, et de tout sacrifier à la clarté. Et voici d'abord, en toute simplicité, le plan de cet exposé.

Dans une première partie, nous examinerons trois explications de la vie chère qu'on entend d'ordinaire donner. Nous en vérifierons la valeur et nous en admettrons ce qui peut en être conservé. Ces trois explications communes sont les suivantes :

La vie chère est due à la politique gouvernementale;

La vie chère est due aux bénéfices exagérés des producteurs et des intermédiaires;

La vie chère est due à la loi des huit heures.

Dans notre seconde partie, nous nous efforcerons de découvrir des explications plus satisfaisantes. Ce sont la hausse des prix sur les marchés mondiaux et la hausse des changes étrangers. Nous rechercherons comment ces mouvements malencontreux ont dû se produire.

* * *

Il y a donc une première explication à la vie chère qui semble à certains décisive; elle permet en tout cas de suspendre toute recherche ultérieure, et est par là fort commode. Mais elle paraît à beaucoup d'une grande fragilité. Examinons-la avec quelque soin, car nous sommes en période électorale, et on la rencontre fréquemment.

C'est la faute au gouvernement, répète à l'envi la foule des propagandistes électoraux...

La littérature électorale n'a jamais passé pour être d'une scrupuleuse exactitude, et l'on peut lui pardonner beaucoup. Je me souviens d'une vieille caricature remontant à plus d'un demi-siècle; Cham, collaborateur du *Charivari*, représentait un maniaque administrant une correction à son gamin, qui avait lu la profession de foi d'un candidat. Et la légende mettait des paroles comme celles-ci dans la bouche de la mère : « Garnement! Essaie encore d'apprendre à mentir! »

Je m'empresse d'ajouter, pour ne manquer gratuitement de respect envers personne, qu'en Belgique du moins nous n'en sommes pas là; tout d'abord les candidats n'affichent plus leur profession de foi... Mais les partis politiques, surtout quand ils sont dans l'opposition, ont l'habitude d'arrêter avant les élections un programme à peu près irréalisable, et de le défendre par des arguments bien peu probants. C'est de bonne guerre, et il n'y a pas lieu de s'inquiéter. De tout temps, on a imputé les déraillements au ministre des Chemins de fer, et cela ne les a pas empêchés de réaliser parfois une œuvre magnifique, et d'atteindre par surcroît un âge avancé...

Tout cela est donc parfaitement normal, et ne touchera que des convertis. Mais s'il se rencontre des publications d'apparence plus désintéressée, plus scientifique, elles acquièrent immédiatement une autre importance.

Précisément paraissait à Bruxelles, en janvier dernier, un ouvrage appartenant à ce genre. Il avait pour auteur le Dr Georges Barnich, autrefois directeur de l'Institut Solvay, actuellement membre du Comité scientifique du même Institut.

Bien que ce Comité fut purement consultatif, et que le Dr Georges Barnich n'ait plus aucune part dans la direction de l'Institut Solvay, le livre dont nous parlons ici portait quelque chose du prestige de ce centre d'études. En effet, si nous formulons nos réserves sur les tendances de l'Institut Solvay, nous nous faisons un devoir de reconnaître la haute valeur scientifique de ses travaux et de sa documentation.

Arrêtons-nous quelque peu à la « *Politique de la vie chère et de l'appauvrissement* ». Non que ce livre ait en lui-même une grande valeur, ainsi qu'on va le voir, mais il résume excellentement la première explication de la vie chère, et nous ne saurions trouver de meilleur guide. Subsidiairement, nous ferons nos lecteurs juges de la différence qui existe entre la médecine et l'économie politique, et des dangers qu'il y a de s'occuper de l'une quand on est préparé pour l'autre.

Le livre en question peut se résumer en une phrase : si tout va mal, si en particulier la vie est chère, c'est la faute au gouvernement. Il veut être objectif, scientifique, documentaire; il est écrit par une personnalité disposant de la documentation unique en Belgique, qu'offre l'Institut Solvay.

Nous en avons entrepris la lecture sans l'ombre d'un parti pris : nous n'en étions que mieux préparé à nous laisser prendre par la stupeur de voir sa faiblesse, et même son indigence.

Nous avons signalé dans le *XX^e Siècle* quelques-unes des méprises inconcevables qui se rencontrent dans l'ouvrage de M. Barnich; qu'on nous permette de les rappeler brièvement, et d'en ajouter quelques autres, tout en omettant des traits dignes par ailleurs d'être soulignés.

Nous lisons par exemple : « Les réserves minières de la Campine permettent d'extraire de 4 à 5,000 tonnes par jour, celles du Hainaut 2,000 tonnes, quand le rendement de nos vieux bassins ne dépasse pas 1,000 à 1,200 tonnes. »

On croit rêver; nos vieux bassins produisent journalièrement non pas 1,000 mais 80,000 tonnes. La Campine produira dans peu d'années non pas 4 ou 5,000 tonnes mais 20,000! Ou M. Barnich est-il allé puiser ses chiffres extravagants? Nous avons cherché à voir s'il ne s'était pas mépris, en prenant le chiffre de l'extraction par siège. Mais ceux du vieux bassin sont loin d'arriver à mille tonnes par jour.

(1) Conférence faite à la Société d'Économie Sociale, à Bruxelles.

Passons.

M. Barnich, en nous donnant la valeur du mark à un moment précis, se trompe du simple au double. Ailleurs, il fait remonter le cours forcé au mois de novembre 1918, lors du retrait des marks. Chacun sait qu'il date des premiers jours d'août 1914.

Pour M. Barnich, le franc belge était à peu près au pair quand nous avons présenté notre réclamation pour les dommages de guerre. Or, notre monnaie perdait déjà 25 % quand fut signé le Traité de Versailles, et plus de 50 % en février 1921, lorsque le gouvernement belge remit son mémoire sur les dommages de guerre.

M. Barnich corse ses erreurs de faits et de chiffres de contradictions qui sont du plus bel effet. Parlant de notre alimentation, il écrit à la page 176 : « Importateurs des *trois quarts* des produits nécessaires à notre subsistance... »

Nous lisons ensuite à la page 251 : « J'ai rappelé que nous étions tributaires de l'étranger pour les *deux tiers* à peu près de ce qui est requis pour notre subsistance. »

Et à la page 200, M. Barnich donne, en les admettant, les chiffres de M. Schreiber, directeur général au ministère de l'Agriculture : « La production indigène intervient pour 74 % dans notre consommation. » Le déficit n'est donc que d'un *quart* ! Cette fois, le chiffre est exact.

Voici un autre exemple de la valeur de la documentation et du raisonnement de M. Barnich. On sait que notre gouvernement a placé en Allemagne, en valeurs industrielles, une partie des marks échangés à l'armistice. M. Barnich en parle longuement.

A la page 200, nous lisons que la Belgique a placé 200 millions de marks dans des entreprises allemandes. A la page 248, cette somme est devenue 200 milliards, rapportant environ 10 millions de francs belges. Si ce sont des marks-papier, ces 200 milliards représentent une somme dérisoire, et le revenu indiqué est beaucoup trop fort. Si ce sont des marks-or, les 200 millions donnés en premier lieu valent un milliard de francs belges. Le revenu donné par M. Barnich est beaucoup trop faible. Si nous faisons le calcul en partant des 200 milliards, nous aboutissons à des résultats fantastiques.

Mais par une singulière déraison, il se fait qu'aucun des chiffres de M. Barnich n'est exact. Il ne s'agit ni de 200 millions ni de 200 milliards. Le rapport de la Caisse de consignation nous apprend que 2,300 millions de marks environ furent investis en Allemagne. Ce placement avait à la fin de 1923 une valeur de 50 millions de francs belges. La hausse des valeurs mobilières allemandes a dû la porter à environ 70 millions de francs belges à la fin de 1924. Le revenu exact n'est pas non plus de 10 millions, il n'arrive pas au tiers de cette somme.

Une contradiction encore, pour en finir ; nous la choisissons parce que ses termes tiennent en une page du livre.

M. Barnich affirme que « le pouvoir d'achat des ouvriers est resté invariablement et théoriquement (*sic*) inférieur au coût de la vie. » Voilà un terme de la contradiction. Vingt lignes plus loin nous lisons qu'il suffit de regarder autour de soi pour constater que le bien-être des ouvriers est visiblement plus grand qu'en 1914. « C'est l'évidence même », ajoute M. Barnich... On ne se contredit pas avec plus de sérénité...

Nous en avons dit assez pour établir la valeur de ce livre. Quelle que soit l'indulgence du lecteur éclairé, quelle que puisse être sa sympathie pour les thèses de l'auteur, il lui sera impossible d'excuser les graves lacunes d'un ouvrage où la hâte et l'impréparation se sentent à chaque page.

Nous ne pouvons donc suivre les méandres et les opinions on-doyantes de « La politique de la vie chère et de l'appauvrissement ». Nous prendrons simplement les griefs principaux adressés au gouvernement en matière de vie chère, et nous nous référons chaque fois qu'il le faudra au livre de M. Barnich, où ces griefs sont mis en forme.

I

On reproche généralement au gouvernement d'avoir fait renchérir le coût de la vie de trois façons :

Par la création d'impôts indirects non appropriés ;

Par une politique financière qui fit baisser le change ;

En ne réprimant pas les bénéfiques usuraires, ou en n'agissant

pas, soit par des lois, soit autrement, sur le prix des denrées de première nécessité.

La Belgique a dû recourir comme les autres pays, aux impôts indirects pour équilibrer son budget. Par rapport à l'avant-guerre, les impôts prévus pour 1925 sont au coefficient 10, ce chiffre étant une moyenne.

Voici du reste les coefficients particuliers des divers impôts :

Contributions directes	16 1/2
Droits de douane	8
Droits d'accises	4
Enregistrement, timbre, etc.	14 1/2

Les contributions dites directes ne représentent que le tiers de nos impôts, d'après les publications administratives. Mais celles-ci font traditionnellement rentrer parmi les impôts indirects les droits de succession et ceux d'enregistrement, qui, au point de vue économique sont des impôts directs, sur la fortune acquise. En réalité nos impôts indirects représentent à peu près la moitié des recettes fiscales de l'Etat. La Belgique pratique donc actuellement la politique de Gladstone ; impôts directs et impôts indirects sont, disait cet homme d'Etat, deux sœurs qu'un ministre des Finances doit courtiser de façon à éviter toute jalousie entre elles...

Les impôts indirects ont une influence incontestable sur le coût de la vie, sur les frais de production, personne ne le nie. Mais les impôts directs en ont une également.

L'impôt direct sur les traitements et salaires par exemple est rapidement incorporé aux frais de production. La taxe mobilière sur les coupons fait renchérir le prix du capital. La rémunération du capital doit provoquer sa formation. Si l'Etat veut prélever quelque chose sur cette rémunération, ou bien l'épargne ne se formera plus, ou le montant brut de l'intérêt s'accroîtra.

L'impôt sur les successions, quand il est assez lourd, et notre supertaxe, font renchérir le coût de la vie en poussant aux dépenses inutiles et en diminuant l'esprit d'entreprise. Pourquoi prendre de nouvelles charges et courir de nouveaux risques, si l'Etat doit en cas de réussite enlever le plus clair du profit ? Il vaut mieux dépenser. Et celui qui dépense ainsi fait doublement tort à la collectivité. Tout d'abord il intensifie la demande des objets de consommation, et en fait hausser les prix ; ensuite, il nous prive de l'outil qui accroîtrait la production et ferait baisser le coût de la vie.

Tout impôt est donc une cause de vie chère ; on ne pourrait faire exception que pour les taxes purement somptuaires, comme celles sur l'alcool ou le tabac. Et encore : ces produits superflus sont devenus nécessaires pour beaucoup, si bien que, dans une certaine mesure, l'impôt qui les frappe est un facteur de vie chère.

Ceci dit, quelle peut être l'influence des impôts dans le renchérissement dont nous souffrons depuis 1922 ? Voici ce que disent les chiffres. Les recettes d'impôts ont atteint en 1922, plus-values comprises, 2,250 millions ; elles se monteront à 3,540 millions en 1925. Il y a donc un supplément de quelque 1,300 millions, à répartir sur l'ensemble des dépenses du peuple belge. Ces dépenses peuvent être évaluées à 25 ou 30 milliards annuellement, de sorte que le renchérissement dû aux impôts s'établit à 5 % ou à un chiffre approchant.

Mais il nous faut encore insister sur le rôle des impôts indirects, parce que très souvent on en exagère l'importance. Voici en effet comment raisonnent les publicistes à tendance socialiste, comme M. Louis Bertrand et M. Barnich.

M. Barnich reproche sévèrement d'avoir abusé des impôts de consommation. Il voit dans ces impôts une des causes décisives de la vie chère, et la taxe de transmission lui apparaît désastreuse à ce point de vue.

Tout le monde admet que cette charge de 1 pour cent a une influence sur le coût de la vie, mais M. Barnich lui attribue des répercussions d'une amplitude singulière. Nous lisons :

« Certains articles passant par quelque six, huit ou dix intermédiaires, payent autant de fois la taxe de transmission, de telle manière qu'en dernière analyse, le consommateur paye de ce chef 6, 8, ou 10 pour cent d'impôt au Trésor.

» Je citerai à cet égard l'exemple d'une paire de chaussures. L'achat des peaux de vache à l'abattoir par les négociants en peaux donne lieu au paiement d'une première taxe de 1 pour cent. Puis chaque opération donnera lieu successivement à la même

perception... le détaillant fait payer une dernière fois la taxe au consommateur. »

L'auteur de ces lignes ne voit pas que si sept opérations successives sont soumises à la taxe de transmission, elles portent sur des sommes de plus en plus réduites, au fur et à mesure que l'on remonte vers le producteur.

Tout d'abord, la vente de chaussures par le détaillant est exonérée, ce qu'ignore M. Barnich. La taxe de transmission n'est perçue que sur le prix de gros, puis sur celui du cuir, et enfin sur celui de la peau. La première taxe, celle que paye le négociant en peaux achetant à l'abattoir, n'est pas basée sur le prix de détail de la chaussure achevée, mais seulement sur celui de la peau brute nécessaire à une paire de souliers. Si cette peau vaut 10 francs, et la chaussure achevée 100 francs, la première taxe ne représentera qu'une charge de un pour mille pour le consommateur.

Dans l'hypothèse citée par M. Barnich, malgré le luxe d'intermédiaires, la taxe de transmission atteindra au total 2 pour cent du prix de vente en détail, au lieu de 7 pour cent comme le soutient notre auteur.

Il y a d'ailleurs un autre moyen de mesurer la charge réelle que constitue pour la Belgique la taxe de transmission. Le chiffre global des dépenses annuelles des consommateurs belges est compris entre 25 et 30 milliards. Si nous admettons que la taxe de transmission rapporte à l'Etat 400 millions, nous pouvons dire que la charge représente environ 1 1/2 pour cent de notre chiffre d'achat; c'est dans cette mesure, ou peu s'en faut, que la taxe de transmission fait hausser le coût de la vie. Nous voilà loin des 6, 8 et 10 pour cent de M. Barnich, qui chiffre, soit dit en passant, les répercussions des droits de douane avec la même exagération.

On objectera peut-être que si, par l'application de la taxe de transmission une usine voit ses matières augmenter de 1 %, sa main d'œuvre lui coûtera également plus cher par suite de la hausse du prix des denrées qu'elle consomme. Mais si les ouvriers sont augmentés de façon rigoureusement proportionnelle au coût de la vie, la vie chère n'existe plus pour eux. Ce n'est évidemment pas ce que soutiennent les théoriciens socialistes.

Du reste, si les taxes indirectes s'accumulaient comme ces théoriciens le prétendent, le produit en deviendrait fantastique. La comparaison des dépenses de la population belge et du rendement des impôts indirects permet d'établir nettement la quotité perçue en fin de compte. Nous avons vu que la charge finale de la taxe de transmission n'excédait pas 1 1/2 %. Nous nous y tiendrons, comme nous admettrons définitivement la proportion de 5 % pour représenter l'intervention des impôts dans la vie chère dont nous souffrons depuis 1922.

Il est même permis de dire que cette aggravation de 5 % n'est qu'apparente. Notre budget était en déficit, l'Etat devait emprunter au public, solliciter le produit de son épargne pour payer ses dépenses ordinaires. Il n'y avait pas, pour l'ensemble de la population belge, une épargne et un placement, mais une défense pure et simple. Les sommes que l'on croyait épargner devaient pour être sincère être ajoutées au train de vie. C'est ce que firent les nouveaux impôts.

* * *

Nous avons dit qu'on imputait parfois la vie chère à une mauvaise gestion financière qui aurait déterminé la chute du franc belge. Que la chute du change ait sa part de responsabilité dans les maux dont nous souffrons, le fait n'est pas contestable. Mais il ne paraît guère possible de dire que cette crise de change soit due à notre politique financière, du moins à celle que nous pratiquons depuis trois ans.

L'amélioration de nos finances est à présent un fait pour tout le monde; l'assainissement est même survenu avec une rapidité inespérée; d'éminents conférenciers, comme M. le vicomte du Bus de Warnaffe et M. Albert Janssen, on fait de notre relèvement une synthèse saisissante.

Notre budget est en équilibre; la dette publique est stationnaire depuis près de deux ans déjà, et, dès maintenant, il est prélevé, pour son amortissement, environ 200 millions sur nos ressources d'impôts. Du côté de l'Allemagne, il est vrai, nous rencontrons des désillusions, la réalité ne répondra pas aux espoirs que beau-

coup avaient conçus. Gardons-nous de nier cependant les résultats acquis.

Voici, en effet, comment il semble que se liquidera la question des réparations, combinée avec celle des dettes interalliées.

L'Angleterre, dont on connaît les grands appétits et l'esprit pratique, ne recevra qu'un montant égal à sa dette vis-à-vis de l'Amérique. La France n'encaisserait de l'Allemagne que des annuités inférieures à ses dettes envers les alliés si des arrangements n'intervenaient à leur sujet. Si ces arrangements se réalisent effectivement, il lui demeurera sans doute un petit solde. La Belgique paraît pouvoir escompter une indemnité totale de 4 milliards de marks-or environ; elle avait, il est vrai, réclamé 13 milliards (non pas 30 comme on l'a prétendu), mais eu égard aux autres puissances elle semble encore privilégiée.

Le grief de mauvaise gestion financière devient de moins en moins consistant, et nous ne nous y attarderons pas. Faut-il insister davantage sur l' inanité des mesures coercitives dont peut user un gouvernement : prix maxima, détermination des bénéfices usuraires? Si quelqu'un avait encore une illusion sur leur efficacité et même sur leur applicabilité, l'insuccès de M. Herriot est là pour l'éclairer. M. Herriot avait promis aux électeurs du 11 mai une lutte sans merci contre la vie chère; il ne recula devant aucun décret, les parquets furent pressés d'agir. Et la vie monte de jour en jour, quand l'index est stationnaire chez nous...

Mais, du reste, pour que ces mesures gouvernementales aient une influence, il faut que les abus soient réels, et que les prix usuraires et les bénéfices exagérés soient en fait une cause de vie chère. Le sont-ils? Ceci nous amène à examiner la seconde explication de la vie chère : les producteurs et les intermédiaires (1).

FERNAND BAUDHUIX.

Préludes.

Sit! Sit-tudi! sit-djidji!...

Tandis que j'allais, ce matin, le long de la route campagnarde où les arbres nus frémissaient encore sous le vent frisquet, mais où, déjà, parmi les dernières feuilles pourries des fossés, des milliers de petites pointes vertes sortaient de la terre brune, humide et grasse, ce bredouillage aérien me fit lever les yeux vers les branches bourgeonnantes d'un vieil orme, du haut duquel il s'égrenait, léger comme une musique de rêve ..

Sit! Sit-tudi! Sit djidji! Et je reconnus, tout de suite, à sa robe gris-verdâtre de paysanne, au clair saphir enchâssé sur son front et au ruban noir noué sur sa gorge, le mésange bleue qui m'envoyait comme un hâti bonjour, son tintement affairé, — tout en cessant de grimper sit-sit! de sautiller, sit-tudi! de voler, sit-djidji! de chercher sa nourriture, sit! sit-tudi, sit-djidji!...

Oh! ces premiers saluts d'oiseaux, de mésange ou de merle, d'alouette ou de pinson, qui vous arrivent ainsi, clairs et gais, entre deux giboulées, sous le ciel capricieux de mars, où les rayons de soleil apparaissent, se retirent, semblent jouer à cache-cache derrière les nuages! Ce ne sont que quelques notes à peine, hésitantes et craintives, inhabiles et tremblées, mais comme elles semblent exquises et comme elles sont les bienvenues, après les longs mois silencieux et moroses de l'hiver! Les arbres n'ont pas encore revêtu leurs robes de feuilles, les prés n'ont pas

(1) Nous publierons la fin de cette conférence dans notre prochain numéro.

encore émaillé de fleurs leurs tapis moelleux; mais, regardez, une fine poussière d'émeraude paillette déjà, par places, les groseilliers sauvages de la haie et les églantiers épineux du talus. La mousse nouvelle chatoie sur les roches, enjôle les bords du sentier. Et les chatons des saules mirent dans la rivière réjouie leurs freluches grises et jaunes, douces comme du velours et qui sentent le miel.

* * *

Or, pour peu que l'on soit attentif aux choses de la nature, cette dernière semaine de mars, malgré sa froidure et ses averses, offre un champ des plus intéressants à l'observation.

Pour ne m'en tenir qu'aux oiseaux, on sait que le retour de mars est intimement lié à l'arrivée de plusieurs espèces de migrants et à la reprise précoce de certains chants.

Si le rossignol, la fauvette, le loriot, le coucou, la caille, l'ortolan, la tourterelle, le pouillot, le martin et l'hirondelle ne nous reviennent seulement que dans le courant d'avril, d'autres passereaux sont, en effet, plus hâtifs et regagnent, dès à présent, nos prairies, nos jardins et nos bocages : le proyer, la lavandière, la draine et la grive musicienne sont déjà en nos régions depuis quinze jours; demain, le traquet, la bergeronnette et le rouge-queue vont venir les rejoindre. Je ne parle pas des assez nombreux sédentaires, oiseaux fidèles et attachés au terroir natal, qui ne nous quittent point pendant la mauvaise saison, restent à demeure malgré le vent, la neige et le gel, et se montrent de temps en temps, soit aux alentours de nos habitations, soit dans les parcs de nos villes ou vers les confins de nos villages : moineau, rouge-gorge, roitelet, troglodyte, pinson, cochevis, sansonnet, boarule, nonnette, merle, pivert, épeiche, traîne-buisson, grimpeur, mésange, sitelle, martin-pêcheur, ramier, lesquels peuvent être observés à l'aise durant tout l'hiver.

* * *

Donc, quand mars nous réserve quelques heures d'éclaircie, nous pouvons entendre gazouiller et chanter déjà dans les frondaisons encore nues de nos bois et de nos parcs : le merle, le pinson, le verdier, la mésange bleue, la grande et la petite charbonnière, la nonnette, le grimpeur, le rouge-gorge, l'étourneau, le pivert, le tarin, la sitelle, le ramier et l'épeiche; parmi nos jardins, dans le voisinage des maisons : le traîne-buisson qu'on nomme si joliment, en Ardenne, la fauvette d'hiver, et le troglodyte, plus petit encore que le roitelet; dans les sapinières : la mésange huppée et le roitelet; en rase campagne : la perdrix et l'alouette; dans les briqueteries, les vastes espaces abandonnées et incultes : le cochevis; dans les arbres isolés : le bruant; aux alentours des eaux : le boarule. Ce n'est pas que ces chants atteignent, dès à présent, leur summum de perfection; dans cinq ou six semaines ils seront, sans doute, plus vibrants, plus mélodieux, plus passionnés; ils multiplieront leurs échos prolongés parmi des décors pittoresques de feuilles vertes, de touffes blanches, de grappes roses, de thyrses d'ambre et d'or. Mais aujourd'hui, ils ont le charme de la nouveauté, la fraîcheur des choses qui s'éveillent, qui commencent.

Profitez donc, mes amis, de ces poétiques appels qui nous invitent aux retours vers les champs en travail de germination; vers les champs où va poindre et croître la force souveraine du vieux sol; vers les champs qu'animent maints premiers arpèges à l'essai sur le clavier sonore de la nature qu'entr'ouvrent les doigts encore discrets, mais déjà visibles pour qui les sait distinguer, du printemps qui s'installe...

ADOLPHE HARDY.

L'Hôtellerie de Bacchus sans tête ⁽¹⁾

CHAPITRE VII.

COMMENT LE VALET DU LÉPREUX FUT BLESSÉ D'AMOUR ET TOMBA DE CHEVAL.

Cependant, Lambert et Guillaume descendaient comme une paire d'amis vers l'hôtellerie du Bacchus sans tête.

Il y a loin d'un clergeon de douze ans, qui n'a jamais quitté son clocher, à un varlet d'armes de dix-sept, qui vient de courir à cheval des centaines de lieues, à la suite d'un noble seigneur. Mais le page de sire Arnould, malgré les dures leçons de la vie, gardait un cœur d'enfant, et malgré les tentations d'une existence aventureuse, une âme pure. Il ne pouvait se prévaloir sur son jeune compagnon de la supériorité du vice. Guillaume d'ailleurs était d'Eglise. Un peu de la majesté du vénérable chapitre rejaillissait sur sa petite personne. La traîne de cérémonie d'un chanoine, son bréviaire, ses gants, son bougeoir et ses lunettes pesaient bien aussi lourd, tout compte fait, que l'épée d'un gentilhomme.

Lambert, heureux de la sécurité retrouvée après tant d'affres et de périls, goûtait la joie de flâner à travers la cohue. Toutes les maisons étaient enguirlandées. Il faisait un temps magnifique. Plus de soucis, plus de misères. Au-dessus des hauts encorbellements, le ciel d'Autun tendait une longue et mince banderolle d'un bleu inaltérable.

Guillaume, fier comme Artaban, se prodiguait en explications. Il se hâtait de lire tout haut les enseignes pour étaler sa science. Il promettait merveille à chaque coin de rue.

Cet échafaud de planches qu'on élevait près de la cathédrale, devait servir à la représentation d'un mystère. Ce prêtre qui gesticulait sur la plate-forme, au milieu des décors et des ouvriers, était un chape'ain préposé à l'organisation du spectacle. Ici, il y avait, dans une niche, une figure extrêmement curieuse, et Guillaume verrait si Lambert saurait deviner ce qu'elle représentait. Là-bas, habitait un bourgeois dont le chien-loup était si méchant, que Guillaume, lorsqu'il passait seul, tremblait toujours pour ses mollets. Avec Lambert, il ne craignait plus rien.

Mais il fallait dépêcher. Car de toutes les belles choses d'Autun que Guillaume devait montrer à Lambert, aucune ne surpassait la miraculeuse image de saint Christophe, vieille statue de bois

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* des 25 février, 6 mars, 13 mars, 20 mars 1925.

qu'on laissait flotter sur l'Arroux, et qui faisait infailliblement retrouver les corps des noyés.

— Voilà qui rassure au moins les baigneurs, s'écria gaiement Lambert. Allons nous baigner. Est-ce loin ?

— Nous irons. Allons d'abord voir saint Christophe.

— Mais c'est sur l'eau que je voudrais le voir. Ne s'est-il noyé personne, aujourd'hui ?

— O Lambert, tu plaisantes ! C'est vrai qu'il ferait bon prendre un bain. Tu aimes l'eau ? Il y a une rivière chez vous ?

— Plus grande que la vôtre.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Le Liégeois ne se pressait pas de répondre. Mais son petit camarade avait déjà la pensée ailleurs.

La rue tremblait d'un vacarme infernal. Une troupe d'animaux poilus, bondissant sur deux pieds, et agitant des sonnettes, bousculaient les femmes qui s'éparpillaient en jetant des cris. D'étranges personnages, noirs ou rouges, avec des cornes de bouc ou des oreilles de chauves-souris, pourchassaient ces bêtes à coups de fouet et poussaient des hurlements affreux. C'étaient les acteurs d'une troupe ambulante qui se recommandaient à la bienveillante attention du peuple.

— Que c'est beau ! Lambert, criait l'enfant de cœur, battant des mains, ravi d'admiration et de joie. Mon Dieu, comme je voudrais être diable.

— Tu as le temps, Guillaume. Je crois que nous oublions les ordres de ces messieurs. Viens vite. Nous aurons assez d'occasions de nous arrêter en route.

C'était alors que s'ouvrait la grande foire de dix jours qui faisait surgir, en quarante-huit heures, des pavés du Champ-Saint-Ladre et de la terre battue des moindres chemins fréquentés, toute une ville de toile, palpitante et bourdonnante.

Les denrées d'Occident et d'Orient s'y entassaient. Derrière les monceaux d'étoffes, les tonneaux d'épices, leurs pyramides de poteries, leurs tréteaux scintillants de bijoux vrais ou faux, les marchands s'égosillaient à crier plus fort que toutes les bêtes qui meuglaient, hennissaient et bêlaient à l'entour. On rencontrait là des Flamands, des Italiens, des Israélites. On voyait des merciers de Charolles et des charcutiers de Château-Chinon, affublés d'immenses turbans et se forçant à parler du nez, pour faire croire qu'ils arrivaient de Constantinople ou de Barbarie.

Les deux pages musaient avec délectation devant chaque boutique. Ils se laissaient arrêter avec une complaisance inlassable par tout marchand, colporteur, montreur de singes, débitant de thériaque ou diseur de bonne aventure. Lambert discutait avec une moricaude qui vendait, dans de petites fioles, de l'eau de fève à blanchir le teint. Guillaume, enivré, voltigeait d'un étalage à l'autre, comme un bourdon qui suce les fleurs.

Un remous formidable de la foule les noya. Par-dessus le flot des têtes et les toits des baraques, ils aperçurent au loin des cavaliers, dans une forêt mouvante de piques et de drapeaux. Le premier, en robe de satin violet, agita un bâton de commandement. C'était M. le vierg ducaal.

Le représentant de l'autorité civile, chargé de concourir avec le clergé pour organiser le guet et la garde, se préoccupait surtout de déployer un faste aussi éclatant que possible et de contrebalancer le prestige du chapitre. Ne disposant pas d'une force publique suffisante, il se faisait aider par les bourgeois qui s'équipaient de leur mieux, et par les gentilhommes de passage, venus à la fête en grand arroi, dans l'appareil imposant et décoratif qui répondait précisément aux exigences d'une bonne police. Des centaines de chevaliers, écuyers ou damoiseaux, escortés eux-

mêmes d'hommes d'armes, de varlets, de pages, de chiens, le suivaient ainsi en caracolant. Et il s'en allait faire ronde par la ville, dans la vue d'y mettre l'ordre, bousculant tout sur son passage, au son des fifres, des tambours, des trompettes et autres instruments capables d'inspirer l'humeur guerrière. Une populace frénétique acclamait les écus rutilants et les gonfalons multicolores. Voleurs et tire-laine ne perdaient pas leur temps.

Guillaume jubilait. Il avait aperçu dans le cortège maître Biloux, l'apothicaire, qui troquait, ce jour-là, contre une arbalète, l'instrument distinctif de sa profession. Sa joie fut si vive qu'il trébucha en riant sur un tas de pierre et faillit tomber au fond d'un trou.

En cet endroit, des ouvriers creusaient le sol, élevaient des talus, plantaient des pieux. On eût pensé qu'ils construisaient un ouvrage militaire. C'est que, parmi les distractions les plus goûtées de la fête, figurait un simulacre de bataille, avec prise et destruction d'un fort, par l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie. Dans un monde livré en proie à la dévastation et au carnage, il fallait bien que les gens s'offrissent le rare plaisir de casser encore quelque chose, de crever des murs de carton et de mettre à mort des mannequins de paille.

Au milieu de l'immense rumeur, de l'assourdissant tintamarre, dominait le glapissement aigu des histrions, jongleurs et baladins qui conviaient la foule. On se ruait vers les cirques et les ménageries. Ce fut en vain que Lambert et Guillaume tentèrent de percer la cohue pour arriver aux gradins d'un établissement de premier ordre dont les réclames flamboyantes promettaient l'exhibition du « véritable Léviathan ». Il mesurait dix toises, vingt pieds, trois pouces. Il était terrible à voir mais si parfaitement apprivoisé, que les petites filles pouvaient lui donner à manger dans la main. Les deux amis durent se rabattre sur un coin plus tranquille, à l'ombre des bâtiments de l'hôtel Montholon, où des joueurs de gobelets, des lutteurs, des gymnastes exerçaient leurs talents.

Ils remarquèrent une sorte de tente, couverte de peintures bizarres, devant laquelle un grand drille chevelu râclait une viole à cinq cordes dont il tirait une musique à faire avorter les chèvres. Un mime hilare et ventru, coiffé d'un chaperon vert aux bords taillés en façon de feuilles de vigne, se promenait de long en large. Il frappait la toile avec son bâton, agita des pièces dans une sébile et s'époumonait à crier :

— Entrez, tous, dames et seigneurs, bourgeois et vilains, entrez. Venez voir le miroir magique, le secret de vos pensées, le mystère de vos amours. Vous saurez qui vous aime et qui vous devez aimer. Si vous l'ignorez, le miroir vous le dira. Il s'agit de votre bonheur. Entrez, c'est pour rien. Vous apprendrez la vérité. Vous avez l'habitude de payer le mensonge plus cher. On ne vous demande pas un sol, pas même un denier, un niquet, un petit niquet. Entrez. On prend toute monnaie de royaume chrétien, même des États apostoliques et de la sérénissime république de Venise.

Mais les rares badauds, groupés devant le charlatan, ne semblaient pas fort pressés d'éclaircir les ténèbres de leurs cœurs. La plupart partaient en se moquant. D'autres se touchaient du coude, se regardaient pour s'encourager. Si quelque naïf se décidait, on le voyait revenir bientôt, la mine maussade ou le sourire gêné.

Lambert que cette scène amusait, sentit tout à coup une main sur son bras. Il reconnut près de lui le chercheur de vieilles médailles.

— C'est moi, Jaspinet, dit l'homme d'un air aimable. Vous vous plaisez à Autun ? Comment va votre maître ? N'êtes-vous pas descendu au Bacchus sans tête, hier soir ? Il s'en est passé de belles, dit-on.

Que s'est-il donc passé? demanda Lambert, simulant de son mieux l'indifférence.

— Bah! Toute la ville en parle! Quand je dis toute la ville, vous m'entendez. Je veux dire certaines personnes. J'ai su cela par frère Théopompe, le quêteur des Pères de saint François. C'est Coquinet, le marmiton de l'auberge qui aurait tout raconté. Moi, je ne sais rien. D'abord, dans ces choses-là, on ne sait jamais rien. Enfin, il paraît qu'un ladre aurait ensorcelé la maison. Dame Gerbillot a pourtant déclaré au sergent chaze de la viérie, qui s'est présenté ce matin, qu'elle n'avait point reçu de ladre. Allez comprendre! Frère Théopompe m'a dit que son Père gardien s'occupait de l'affaire. Je pensais que vous saviez quelque chose... Ah! vous avez un bon maître, un noble seigneur, un saint homme... Il n'y a qu'à le voir.

— Vous l'avez vu? demanda sèchement Lambert.

— Je l'ai vu... je l'ai vu sur son cheval, vous savez bien. Qu'il avait grand air. Comme il tenait pieusement sa croix. Et quel bel écu neuf il m'a donné.

A ce moment, le musicien qui jouait tout près d'eux, la tête inclinée de leur côté, les lèvres souriantes et les yeux mi-clos, tira de ses cordes un hurlement diabolique, à faire croire qu'il arrachait les tripes d'un matou vivant.

Le page sursauta et, tout heureux de détourner cette conversation embarrassante :

— Allons donc voir ce qui se passe de beau là-dedans. Venez, l'homme, c'est moi qui paie.

— Lambert, cria Guillaume, en le retenant par la main, n'entrez pas là. C'est défendu. M. le chanoine me gronderait.

— Reste donc, mon ami, attends-nous. Personne ne te grondera.

Mais voyant son camarade s'éloigner, le gamin se ravisa subitement et le suivit.

Ils se baissèrent tous trois à la file pour passer sous la portière que le joyeux baladin soulevait d'une mine pompeuse et tombèrent sur un personnage, d'aspect infiniment funèbre, debout devant un rideau.

Il semblait porter le deuil du grand Pan. Sa chaîne d'or et sa baguette lui donnaient l'air d'un appariteur à la cour de Lucifer.

— Qui aimez-vous? demanda-t-il brusquement à Jaspinet?

— Je crois que c'est ma femme, dit le rustre, tout tremblant.

— Vous allez le voir.

Il tira le rideau. Un large disque de bronze poli, suspendu à un piquet, apparut au fond d'un espace vide. On ne distinguait, à cette distance, que les vagues reflets du jour sur le métal sombre.

— Approchez-vous, commanda l'homme noir.

Jaspinet, d'un pas mal assuré, s'avança. Une image indéfinie venait à sa rencontre. Son nez touchait presque le bronze. On eût dit qu'il cherchait à flaire l'objet de ses amours. Il discerna une tignasse aplatie, deux yeux chassieux, une barbe hirsute.

— C'est moi, murmura-t-il, en se retournant, penaud.

— Vous êtes un monstre d'égoïsme, déclara froidement le magicien. Vous pouvez bien payer un n'quet pour l'apprendre. A vous jeune homme.

— Moi, s'écria Lambert, si je dois voir celui que j'aime le plus au monde, je verrai mon maître.

Et il courut au miroir.

Il attendit assez longtemps. Des rayons lumineux cinglèrent la surface du disque, des points brillants papillotèrent, puis un spectre fumeux se dessina, une tête de femme qui disparut comme une chandelle s'éteint.

— Vous avez reconnu votre maître? demanda l'homme noir d'un ton doucereux.

Lambert ne répondit pas. Il avait vu la fille de l'hôtesse du Bacchus et cherchait vainement à en douter.

Restait Guillaume.

— Et vous? mon petit ami.

— Monsieur, dit le gamin, je suis sûr que je vais voir M. le chanoine officiel.

Il se tourna vers le miroir, mais pris soudain d'une peur bleue, il ferma les yeux, mit un pied devant l'autre à tâtons et leva la main pour se signer.

Un craquement effroyable retentit. Le disque dégringola et rebondit sur le sol avec un mugissement de tempête. Guillaume, terrifié, tomba à la renverse, entraînant avec lui le rideau qui enveloppa du même coup ses trois voisins, comme au filet. En essayant de se dépêtrer, ils bousculèrent tout le pavillon dont les piquets s'arrachèrent et qui s'abattit dans un grand souffle sur le mime, le musicien et bon nombre de badauds.

Les gens accouraient de loin à l'étrange spectacle de ce houleux monceau de toiles qui se boursoufflait et s'aplatissait comme une outre énorme qu'on essayait de gonfler. Aux prix d'efforts surhumains, les deux pages réussirent enfin à se délivrer. Ils s'enfuirent à toutes jambes, sourds aux cris, aux appels et aux imprécations qui les poursuivaient.

Quand l'enfant de chœur eut repris haleine, il se pendit au bras de son compagnon et demanda d'une voix câline :

— Ne pourrait-on pas maintenant descendre jusqu'à l'Arroux? Tu parlais justement de prendre un bain.

Mais le Liégeois avait perdu le goût de la flânerie.

— Petit frère, dit-il, en clignant de l'œil, tu viens de voir, je crois, M. le chanoine. Avait-il l'air content? Nous ferions mieux de regagner le temps perdu.

— Non, je n'ai rien vu, Lambert. J'aurais fait un trop gros péché. C'est de la magie, sais-tu bien? Mais toi?

— Moi, j'ai vu le diable, dit l'autre avec mauvaise humeur. Dépêchons-nous.

La salle du Bacchus était pleine. On attendait la montre du terrier. Guillaume eut toutes les peines du monde à remplir auprès de sa tante son office d'ambassadeur. Bien lui en prit d'être accredité par un aussi haut personnage que M. le chanoine Jacquin. A ce nom vénérable, dame Gerbillot lâcha sa clientèle et emmena son neveu à l'écart, en lui recommandant de parler bas. Elle l'écoutait, ne pouvant en croire ses oreilles et se fit répéter les choses à deux reprises. Le malheureux qu'elle avait chassé, la veille, honteusement, était l'hôte, le protégé de...

— Explique-moi encore. Explique-moi.

— Mais je n'en sais pas plus, ma tante. Voilà M. Lambert qui vient chercher les bagages.

M. Lambert demanda sans préambule à combien montait l'écot. Il examina les chevaux, Pollux et Jabotte, qui sortaient de l'écurie, constata que tout était en ordre, paya d'un air seigneurial pour la paille, pour le foin et pour une soupe, puis, après s'être enquis de ce que pouvait valoir une petite brioche, de celles qu'il apercevait là-bas, il en jeta dédaigneusement le prix sur la table, avec un magnifique pourboire.

Dame Gerbillot ramassa l'argent, toute distraite et morfonduë. Elle paraissait vivement piquée de l'aventure et regardait le jeune étranger sans la moindre tendresse. L'autre ne put résister au plaisir d'abuser de la situation.

Il jucha le petit Guillaume, ravi et tremblant sur la jument grise, enfourcha gaillardement le beau genêt de sire Arnould, puis, se retournant en selle.

— Là! Voyez ce que c'est bonne dame, dit-il, d'un ton sarcasti-

que. Pour un brin de patience et de charité, vous aviez un miracle chez vous. C'est pour le coup que vous en auriez fait des affaires! En serait-il venu du monde!

— Je n'ai pas besoin de miracles pour avoir une clientèle d'honnêtes gens, répliqua-t-elle avec aigreur. Ma maison est assez connue;

— J'en parlerai chez nous, je vous le promets. On y reçoit mieux les chevaux que les hommes.

— On n'y reçoit pas volontiers les godelureaux qui font la fine bouche devant les filles.

— Hé! bonne femme, ce n'est pas moi qui mangerai la vôtre. Les partis ne lui manquent pas, disiez-vous. Mariez-la donc à qui vous voudrez. Qu'elle épouse un Armagnac, un Goddam, un chien coiffé, qu'elle épouse le Bacchus sans tête!

— Sacripant! clama l'hôtesse en courroux. Prends garde, toi, d'épouser un jour la demoiselle en bois, avec sa corde à nœud coulant.

Le page allait répondre quelque chose d'horrible, quand Gillette, attirée par le bruit, apparut au seuil de l'auberge.

Des cheveux d'un brun doré, encadrant un minois plus frais que fleur d'épine, retombaient sur sa gorgerette en deux tresses gracieuses dont elle roulait les dernières boucles entre ses doigts, comme la Madeleine du grand portail. Elle ouvrait sur le jeune garçon des yeux surpris, si clairs, si francs, qu'il en sentit un froid derrière la nuque. Il reconnut avec stupeur le visage entrevu dans le miroir magique. Il comprit pour quelles raisons il l'avait tant regardée. Comme elle s'appuyait d'une main à l'épaule de sa mère, il la revit toute rose d'indignation, prenant si bravement leur défense. Il se mordit les lèvres, enrageant contre lui-même, contre le Bacchus et son hôtesse, contre Autun et le monde entier; n'ayant plus qu'un souci : que pensait-elle de lui? qu'un désir : lui plaire; prêt à obéir au moindre signe de ses yeux, dût-il aller tout droit embrasser dame Gerbillot.

— Viens, viens, lui disait le clercgeon qui faisait d'héroïques efforts pour se maintenir en selle, tandis que la grosse jument plongeait du col et trépinait sous lui.

— Viens, Lambert, laisse ma tante, je la connais, elle se calmera mieux toute seule. Viens, la cathédrale sonne, il faut que je m'habille pour la procession. Dépêchons-nous, mais n'allons pas trop vite. J'ai un peu mal au cœur.

Lambert n'entendait rien. Partagé entre mille sentiments adverses, il laissait sa monture piétiner sur place. Un énorme brouhaha grondait autour de lui. La foule, épendue sur le Champ Saint-Ladre, masse inerte et compacte jusqu'alors, semblait se diluer et bouillir. Un troupeau de bœufs affolé culbutait les tentes des forains et dispersait les chalands pris de panique.

Lambert, toujours hors de lui, ne remarquait pas que son cheval donnait des signes d'inquiétude. Il se sentit enlevé dans un souffle d'orage. Pollux partait comme une flèche, le mors aux dents, les naseaux en feu.

Aux cris que jetait Guillaume, tous les habitants de l'hôtellerie et des maisons voisines s'attroupèrent. Ils virent en l'air, au-dessus de la foule, un jeune garçon suspendu à la crinière d'un cheval qui se cabrait, gigantesque, les deux pattes de devant étendues, semblait tenir cette foule haletante sous la bénédiction terrible de ses sabots. Puis, ils ne virent plus rien et une effrayante clameur retentit.

Deux hommes, avançant avec précaution et jetant de tous côtés des regards incertains, rapportèrent un corps inanimé. On le déposa devant le Bacchus sans tête. Les curieux fourmillaient à l'entour.

— Est-il mort? Sait-on qui c'est?

— Non, c'est le cheval qui s'est tué raide, m'a-t-on dit. Il vit, lui, voyez, ses paupières bougent.

— Il a du sang sur la tempe. Quel dommage, un si gentil garçon.

— Apportez de l'eau.

— Dégrafez-lui son pourpoint.

— Holà! l'hôtesse, il faut vous en charger. On ne va pas le laisser dans la rue?

Dame Gerbillot levait les bras au ciel. Il ne lui manquait plus que cela. Encore un blessé dans son hôtellerie qui regorgeait de monde. Encore des tracas, et pour qui? Ces vagabonds avaient donc juré de faire son tourment.

Gillette causait tout bas avec son cousin Guillaume et le syndic des tanneurs. L'enfant, faisait de grands gestes, le vieux hochait la tête d'un air affirmatif.

Elle aborda vivement sa mère.

— Il paraît que le chanoine officiel héberge ce jeune homme chez lui. Maître Taupenot est d'avis qu'on le prévienne au plus vite. En attendant, on trouvera bien une paillasse, maman; qu'en dites-vous? Il y a encore de la place au grenier. On enverra chercher le médecin. Maître Taupenot pense que...

Dame Gerbillot tourna le dos brusquement.

— Je ne me mêle plus de rien, puisque tout le monde commande ici. Faites ce qui vous plaît. Organisez une maison-Dieu, pendant que vous y êtes. Je ne connais personne. Je ne connais pas ce garçon. Tu t'en occuperas, ma fille, si le cœur t'en dit.

(A suivre).

PAUL CAZIN.

La crise allemande et l'occupation rhénane 1923-1924⁽¹⁾

Je démarquerais volontiers une citation célèbre pour dire : « Rien de ce qui est Allemand ne nous est étranger. » En plus des relations d'échange normales, le Traité de Paix a noué entre les ennemis de la veille tant de liens durables, emmêlés, intimes que de gré ou de force leurs destinées sont désormais conjointes. Aucun sursaut ne secoue l'un des antagonistes sans que sa répercussion ne s'étende et ne s'éteigne chez l'autre. C'est sur son avoir entier que l'Allemagne répond des dettes inscrites au Traité au profit des vainqueurs. Obligation rigoureuse, lien de droit, tout pénétré de l'implacable doctrine romaine qui exigeait l'extinction de la dette par toutes les ressources, par tout le travail et même par la possession du corps du débiteur. Les deux lutteurs, le combat terminé, ont à peine desserré leur étreinte. Dans un corps à corps farouche, ils continuent à se mesurer, à se tâter pour ainsi dire, afin de pressentir et de prévoir le réveil de la vigueur adverse.

Ces deux dernières années ont vu se développer en Allemagne une crise qui n'est au fond qu'une des manifestations de la maladie dont ce pays souffre depuis la défaite. Ce mal sourd se révélait parfois, de-ci de-là, par un soulèvement populaire, comme, dans une poussée de fièvre, une infection latente envahit l'organisme et puis

(1) Avant-propos inédit à l'ouvrage : *La crise allemande et l'occupation rhénane 1923-1924*, par le Baron HÉRVÉ DE GRUBEN, — Bruxelles, Office de Publicité, 36, rue Neuve — qui paraîtra ces jours-ci.

s'apaise. Ce dernier accès semble avoir atteint et dépassé la phase critique de la maladie et, depuis lors, le corps social est entré en convalescence. La crise dont nous parlons fut à la fois financière et politique. Il s'agissait pour l'Allemagne de savoir si, dans une débâcle monétaire sans précédents, elle aurait jamais pu restaurer son crédit public; c'était aussi pour elle son unité nationale menacée de désagrégation qui était en jeu. La « résistance passive » marque la période la plus critique du mal. Dans une atmosphère surchargée de malaise et d'inquiétude, elle tendit à l'extrême les ressorts de la patience et de la fidélité du peuple. Sagement, le chancelier Stresemann déclara renoncer à la lutte. En capitulant sur le point d'honneur et l'enjeu de la question extérieure, il sauva probablement l'existence même du Reich. Mais déjà les forces internes avaient commencé leur réaction cachée, car le redressement fut bientôt prodigieux. Depuis, lors et sans défaillance, l'assainissement financier fut poursuivi de pair avec la cimentation politique.

Cependant, notre action se propageait dans les territoires occupés où elle s'enfonçait comme un coin dans le flanc de l'Allemagne. Nos tentatives timides pour assurer la sécurité de nos frontières, nos exigences opiniâtres en vue de nous faire allouer quelques réparations, tous ces efforts engagés autour des tables des conférences, dans les travaux des commissions, voici qu'ils prennent une forme tangible et brutale. L'occupation militaire s'est renforcée, elle tient l'arsenal de la Ruhr; la question s'agit de neutraliser, voire de rendre indépendants les territoires à l'ouest de l'Allemagne; les réparations sont prélevées de vive force dans les bureaux de douane, les mines et les forêts. Encore que notre pression fut indirecte, que nous n'appuyions que sur un point particulier et précis : la saisie des recettes, dans ce territoire frontière que nous tenions solidement par les armes — l'Allemagne tout entière la ressent si vivement, que notre intervention vint sans conteste hâter l'évolution de la crise. Non pas qu'elle l'ait provoquée, ni même qu'elle en soit la cause principale : il existait déjà des ferments trop actifs avant notre immixtion. Je n'en veux pour preuve que la dégringolade qui entraînait, depuis 1921, le mark sur une pente où il ne pouvait plus se raccrocher, de même que le péril séparatiste le plus sérieux a probablement sévi en 1919 et 1920 au moment de la promulgation de la Constitution de Weimar et du Traité de Paix. Peut-être l'exploitation des gages, par la paralysie des affaires et des industries, et des fonds de chômage qui en furent la conséquence, a-t-elle accéléré la chute du mark; peut-être l'exaspération de la « résistance passive » a-t-elle mûri l'éclosion du mouvement séparatiste; il est indéniable cependant que le rétablissement de la monnaie allemande s'est opéré pendant toute la période la plus active de la perception des gages, c'est-à-dire en 1924, il est non moins certain que la « résistance passive » a mis à une sévère épreuve et a retremé la fidélité et le patriotisme allemands, et que l'unité nationale s'en est incontestablement trouvée resserrée, dans le sentiment du péril encouru.

En faisant la chronique des événements de cette période tourmentée, c'est au fond le diagnostic d'une affection aiguë, qui vient sous la plume, et l'observateur attentif se transforme en médecin. Comment suivre attentivement ces étranges phénomènes de désagrégation et de décomposition

sociales sans être tenté d'en induire quelques lois? Mais déjà celui qui se penche sur la recherche des causes du mal est tout empreint du souci de son remède. Le praticien de la vie publique qui étudie ce « cas » typique et excessif d'une maladie politique de l'après-guerre en tire naturellement quelque enseignement et quelque profit pour son propre pays. Mais il ne s'agit pas seulement d'un problème interne de l'Allemagne. J'ai dit que nous avions, avec cet adversaire, partie liée et par trop d'intérêts pour ne pas ressentir le contre-coup de réactions réciproques. Il n'est donc pas sans utilité de mettre au point l'inventaire de son état politique et le bilan de notre activité chez lui, pour en délimiter les conséquences et élucider, autant qu'il se peut, les problèmes qui surgissent comme des fantômes de ce vieux champ de bataille. C'est tout l'objet de ces modestes aperçus, qui ne prétendent pas épuiser un sujet, vaste de toutes les complications internationales de l'après-guerre, mais simplement y jeter les quelques lueurs personnelles de l'observation d'un témoin.

BARON HERVÉ DE GRUBEN.

Christus Rex

Il sied de rendre hommage à la direction des Concerts Spirituels, qui a en M. Joseph Jongen un guide sûr et précieux, pour l'intelligent électricisme et la perspicacité judicieuse qui président à la composition de ses programmes. Une large part a été réservée cette année aux œuvres belges. C'est ainsi qu'un concert du début les pages vibrantes et dramatiques de Sylvain Dupuis en son *Désespoir de Judas* ont mis excellemment en relief le délicieux poème sacré de Léon Du Bois (livret de M. l'abbé Crooij) cet *Aveugle né* au charme lumineux, et dont l'inspiration si touchante, la noble et évangélique simplicité d'accent sont discrètement rehaussées par l'harmonieuse parure d'une orchestration aussi savoureuse que vivante et expressive. Au quatrième concert, la première exécution du *Christus Rex* de Joseph Ryelandt, sous la direction de l'auteur, intéresse trop l'art catholique en une de ses manifestations les plus significatives pour qu'il ne semble pas opportun d'en parler en cette revue.

Depuis la mort d'Edgar Tinel, Joseph Ryelandt, actuellement directeur du Conservatoire de Bruges, apparaît en notre pays le représentant le plus authentique, le porte-parole le plus autorisé et le plus éloquent de la grande musique religieuse, en sa forme la plus dramatique et la plus émouvante, l'oratorio sacré *Maria* fut donné aux Concerts Spirituels en 1920, *Agnus Dei* en 1921, et aujourd'hui *Christus Rex* parachève magnifiquement le glorieux triptyque.

Comme le livret d'*Agnus Dei*, celui de *Christus Rex* est l'œuvre de feu Charles Martens. Charles Martens, on le sait, fut une très noble figure d'artiste chrétien qu'une mort prématurée enleva aux sympathies ferventes des nombreux amis qu'il comptait dans les milieux intellectuels et spécialement dans les cercles universitaires de Louvain. A un esprit d'une rare distinction et d'une vaste culture, à une intelligence critique remarquablement pondérée et pénétrante, il alliait les dons encore plus précieux d'une âme fine, enthousiaste, merveilleusement sensible et forte tout à la fois, très largement ouverte, et sans aucun parti pris d'école, à toute expression de beauté dans la littérature et dans l'art, mais par-dessus tout profondément religieuse et mûrie dans la méditation quotidienne des lettres sacrées. Ryelandt trouva en lui le collaborateur rêvé qui devait lui demeurer fidèle jusqu'à la mort.

Tandis que dans l'*Agnus Dei* le Christ apparaît comme « Prêtre et Victime de ce Sacrifice unique qui fonda, par la communion au Corps et au Sang Divin, l'unité de l'Eglise, dans le *Christus Rex* il est glorifié comme la Lumière du Monde et le Roi des Ames. »

Le *Christus Rex* comporte quatre parties : Le Royaume de Miséricorde, le Signe de Contradiction, le Mystère d'Iniquité, le Règne du Sacré-Cœur. Le poème s'ouvre par un bref prologue, le Don divin, où le Prophète et l'apôtre saint Jean annoncent successivement l'avènement proche de l'Alliance nouvelle, inaugurant ce règne de la Charité qui aura son expres-

sion la plus haute dans le mystère sublime de la Croix rédemptrice, dans le pacte d'amour reliant l'Humanité régénérée à Jésus crucifié.

Le Royaume de Miséricorde est une évocation grandiose de la Passion du Sauveur dont elle remémore, synthétiquement condensée en quelques traits concis et puissants, les moments les plus émouvants, se couronnant dans une atmosphère de radieuse sérénité par le repentir du Bon Larron et la parole suprême du pardon tombée des lèvres divines. Puis vient le Signe de Contradiction. Aux implorations suppliantes de l'homme qui voudrait échapper à l'étreinte de la douleur, écarter les épines cruelles qui encombrant sa route et le blessent, Jésus enseigne les vertus infinies de la Souffrance qui le grandissent et l'auroleent en imprimant sur son front divinisé la marque glorieuse d'une anguste ressemblance. Le Mystère d'Iniquité concentre le nœud de la tragédie redoutable où se jouent les destinées humaines. L'imagination est hantée par la vision héroïque de l'Archange menaçant de son épée flamboyante le dragon venimeux. C'est le combat gigantesque de l'Ombre malfaisante et de la Lumière indéfectible, ce sont les révoltes déchaînées de l'Esprit de l'Abîme, l'assaut furieux des rusés et des violences sataniques venant se briser, impuissantes et confondues, devant la force souveraine de l'éternelle Bonté. La quatrième et dernière partie, le Règne du Sacré-Cœur nous fait assister aux derniers efforts de Satan qui, dans son farouche appétit de destruction et de haine, n'a pas encore désarmé. Mais en vain. Ralliés autour de l'oriflamme divin du Sacré-Cœur, les chrétiens ont répondu à l'appel de l'Amour infini et célèbrent dans un élan unanime l'avènement triomphal du « Christ Roi ». Autour des figures centrales du Christ et de Satan apparaissent au cours de l'oratorio la Vierge Marie, l'ange Gabriel, les apôtres Pierre et Jean, Marie de Magdala, un groupe de saints et de saintes choisis parmi les plus hautes personnalités de l'Amour au sens divin du mot et appelés pour ce motif les « Amants de Dieu ». Thérèse d'Avila, Marguerite-Marie, François d'Assise, Jean de Ruysbroeck. Interviennent enfin, intimement liés et participant directement à l'action les chœurs du peuple juif, des Mondains, des Voluptueux, des Lucifériens, des Chrétiens.

Par l'ampleur de l'idée qui domine le *Christus Rex* et lui sert de fil conducteur comme par la beauté expressive des textes puisés dans les Écritures, le livret de Charles Martens offrait à Ryelandt une matière épique et lyrique où il devait se trouver à l'aise pour y affirmer en toute leur plénitude ses dons de musicien et de poète, soucieux avant tout que le revêtement musical du poème soit le reflet fidèlement expressif des idées et des sentiments qui y sont exprimés. Aussi, en cette œuvre émouvante, jaillie du fond de son âme de croyant et d'artiste se retrouvant à un degré éminent les qualités constitutives et si caractéristiques de l'art de Ryelandt, l'élevation soutenue des idées et du style, la pureté rayonnante de la ligne mélodique mise en valeur par la chaude lumière et la caressante souplesse des harmonies qui l'encadrent et l'enveloppent, la monumentale ordonnance des architectures sonores, le lyrisme ému des chœurs extasiés, aux polyphonies vocales si limpide et expressives et qui prennent leur essor, hymnes brûlants d'amour et de gratitude, vers les éternelles demeures. Et cependant, de cet art si naturellement orienté vers un idéal de structure harmonieuse et de vigoureuse simplicité, le *Christus Rex* nous révèle certains aspects nouveaux. Il diffère, en effet, profondément de l'*Agnus Dei*, qui fait songer à une fresque de Fra Angelico, aux tonalités suaves baignées d'or et d'azur, tandis que maintes pages du *Christus Rex*, d'un coloris sombre et ardent, tragiques et comme chargées d'éclairs, semblent avoir été conçues et écrites après une lecture de Dante. Telle la troisième partie, le Mystère d'Iniquité, où la figure de Satan est burinée avec une vigueur de touche que corrobore et intensifie la forme âpre, incisive du commentaire symphonique et son ampleur d'évocation picturale. Mais la sérénité, on le sait, est une des notes dominantes et comme l'essence même de l'art de Ryelandt. En une opposition émouvante et de l'effet le plus saisissant, aux chœurs tumultueux des Lucifériens clamant leur orgueil et leurs convoitises, la voix inspirée des disciples fidèles a répondu, et dans la nuit profonde des stridences infernales va s'éveiller bientôt l'aurore annonciatrice de ces clartés immortelles que toute la quatrième partie traduira en une progression lumineuse d'une infinie grandeur. Et ce sont les aspirations enflammées des amants de Dieu, surplombées par les accents de triomphe de l'Amen final, qui s'envolent vers le Christ éternel, dont la physionomie adorable, tracée comme dans l'*Agnus Dei* avec une admirable sobriété d'expression, plane en sa majestueuse gravité sur tout le poème.

C'est avec un sentiment noble et profond que M. Steurbaut en exprima l'auguste caractère, tandis que dans une évocation des plus suggestives, l'organe ample et richement timbré de M. Van Obbergh fit apparaître la figure complexe de Satan, avec tout le relief de mouvement et de puissance dramatique qu'elle réclame. La voix pure et chaleureusement expressive de M^{lle} Thys, la diction intelligemment nuancée de M^{me} Loots, et l'art exquis de M. Weynandt complétaient l'ensemble d'une interprétation remarquable, qui est pour une bonne part l'œuvre de ce dernier. C'est,

en effet, M. Weynandt qui eut la mission de préparer les chœurs, dont le rôle, en cette partition, à une importance si capitale, en vue de réaliser cette fusion vocale souple et parfaite, faite de laquelle le *Christus Rex* ne se fut point révélé dans la plénitude de ses significations.

Et prêtant l'oreille à ces vibrantes effusions de lyrisme sacré, traduisant l'épanouissement universel des âmes aux rayons du Soleil divin, nous nous rappelions la décisive parole résumant d'un mot et illustrant en lettres de feu la magnifique conférence de Valléry-Radot, publiée récemment en cette revue : « On parle trop de Christianisme et pas assez du Christ... Il nous faut Jésus-Christ. » En effet, par les temps troublés et dans la période angoissante que nous traversons, où l'instabilité du présent s'aggrave des inquiétudes qui pèsent sur un avenir lourd de menaces, où l'universelle dépression morale, qui semble s'accroître chaque jour davantage, cherche vainement un remède en dehors de l'unique solution chrétienne, comment ne pas s'incliner respectueux et reconnaissants, devant l'efficacité souverainement bienfaisante des nobles impressions d'art que nous fait éprouver le *Christus Rex*? Avec le précieux apport de puissance persuasive et l'agrandissement lumineux que la musique confère à toute pensée ou à tout sentiment dont elle s'offre d'être le truchement divin, ne versent-elles point irrésistiblement dans les âmes meurtries et avides de tendresse tout ce qu'en son verbe d'amour riche d'espoirs infinis, la philosophie essentielle du Christianisme nous enseigne de fort et de consolant sur le prix de la douleur, sur la beauté ineffable du sacrifice librement accepté et sur la splendeur des destinées de l'âme humaine?

Travaillé sans cesse par le souci assurément fort légitime de découvrir des horizons nouveaux, que l'art musical contemporain se garde toutefois du péril d'en rétrécir involontairement le cercle! Que, dans sa recherche passionnée des raffinements de style et sa préoccupation absorbante des timbres rares, il évite de se cantonner et d'enliser peu à peu son inspiration en ces réalisations purement descriptives ou vaguement symbolistes n'aboutissant qu'au vain sensualisme de la sonorité ou, plus souvent encore, hélas, au résultat diamétralement opposé. Qu'il cherche aussi ailleurs son point d'appui, se solidarissant plus étroitement avec les impérieuses nécessités morales du temps présent, se rattachant d'un lien ferme à une conception plus large, plus spiritualiste de l'art et de sa mission, retremplant, en un mot, ses forces créatrices à la source pure et vivifiante des vastes pensées et des fécondes synthèses.

Tel est l'idéal que poursuit Ryelandt. Tel est l'exemple que, depuis plus de vingt années, ne cesse de nous donner ce noble musicien, uniquement soucieux d'apporter quelques pierres de plus au Temple de Beauté, qu'au cours des siècles les artistes chrétiens édifient lentement mais sûrement à la gloire du Dieu qu'ils adorent et qu'ils aiment. Artistes catholiques, formons le vœu de voir organiser des cycles de journées Ryelandt où apparaîtront successivement les trois panneaux du triptyque sacré : *Maria*, *Agnus Dei*, *Christus Rex*, semant partout la bonne parole, redisant, en un langage pénétré de foi, palpitant d'émotion et radieux d'espérance, cet insondable mystère d'amour qui, unissant l'homme racheté au Dieu sauveur, est l'aliment céleste de notre vie de chrétiens en même temps que le fondement nécessaire et indestructible de toute société et de toute civilisation.

GEORGE DE GOLESCO.

La religion laïque ⁽¹⁾

I. — « Au loup » crie le loup.

Un homme calme et modéré, qui a eu beaucoup de liens avec Calvin, me disait ce matin : « Jusqu'ici, nous nous contentions de ne pas accepter Herriot : aujourd'hui, nous le vomissons. » On sait ce qui provoque des sentiments aussi vifs : c'est l'injure imbécile d'Herriot au christianisme contemporain. Lorsque l'on a lu la phrase insensée du président du Conseil sur le « christianisme des banquiers », on s'est frotté les yeux; on n'a pas voulu croire l'imprévu; on a acheté deux, trois, quatre journaux pour acquérir une certitude. Mais lorsque l'on a été certain d'avoir bien lu, on a eu un haut-le-corps, un geste de profond dégoût.

Ce jugement qui veut être une injure, ce violent outrage à la vérité, qui le prononce? Un grand prêtre de la laïcité, qui vit dans les catacombes, à la manière du christianisme primitif, un

(1) On nous saura gré de reproduire encore ce bel article de GEORGES VALOIS paru dans l'*Action française*.

homme qui vit, avec ses amis, dans l'amitié des pauvres ? Cet homme, qui prétend condamner le christianisme parce qu'il serait devenu la religion des banquiers, ce ne peut être qu'un homme pour qui la finance et les financiers sont objet d'horreur ? Herriot veut-il se présenter au monde comme l'homme qui vit sous l'inspiration de la pure foi laïque, loin de toute finance et de tout financier ?

Voilà bien ce qu'il veut être aux yeux d'un peuple abusé. Mais qu'est-il ?

Ce défenseur du laïcisme contre le « christianisme des banquiers », c'est l'homme de la grande finance, de la plus grande finance internationale, c'est le protégé et le protecteur de M. Horace Finaly, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas. C'est le chef du parti qui n'a été élu que grâce aux subventions de M. Horace Finaly. C'est le chef du parti qui exécute, depuis le onze mai, les décisions, les volontés de M. Horace Finaly. C'est le chef du parti qui, depuis le onze mai, a livré l'épargne et le travail aux coups de Bourse des financiers internationaux. C'est le chef du parti qui, depuis le onze mai, est soutenu par la presse de M. Horace Finaly.

Et c'est cet homme, serf des puissances ploutocratiques, dont le pouvoir ne tient que par ces puissances, qui ont jeté des dizaines de millions dans la bataille électorale, c'est cet homme qui a l'in vraisemblable toupet d'accuser les catholiques de professer un « christianisme de banquiers » ! C'est le loup qui crie « au loup » contre le berger du troupeau. Le loup ? C'est trop noble : il y a de la bave de chacal et d'hyène dans le discours d'Herriot.

II. — Quelle pensée a vécu sous la protection des banquiers ?

Des origines à nos jours, le christianisme a limité le pouvoir des banquiers. C'est le christianisme, et non le laïcisme, qui a porté sur le métier de financier les jugements les plus sévères. Cela ne date pas des catacombes. C'est de l'histoire la plus récente : l'École sociale catholique, fondée sur les doctrines de la Tour du Pin, est une réaction totale contre la domination de l'argent. Coïncidence curieuse : pendant que M. Herriot écumait à la tribune contre « le christianisme des banquiers », un des fondateurs de l'École sociale catholique, le plus ancien collaborateur du colonel de La Tour du Pin, rédigeait à notre intention une longue lettre où il nous demandait de reprendre, de développer les critiques que La Tour du Pin a formulées contre le jeu de l'argent dans les sociétés modernes. Nous le ferons. Nous ne ferons que demeurer dans une tradition ininterrompue. Le propre du rôle social de l'Église a été de défendre le travail contre l'argentier. L'Église place les banquiers au service du travail : elle n'en fait pas les chefs de l'État. Hier encore, la Déclaration des cardinaux, archevêques et évêques rappelait solennellement au peuple français la hiérarchie chrétienne des valeurs, selon laquelle l'argent est au dernier rang. Et ce que dit la doctrine, l'histoire le confirme.

La domination ploutocratique qui a été imposée au monde moderne, qui l'a permise, qui l'a fait naître, qui l'a servie, qui la soutient ? Puisque les pontifes de la laïcité posent cette question, disons-leur leurs quatre vérités.

Qui a favorisé le travail des pères de la Démocratie ? Les financiers, les traitants du XVIII^e siècle.

Qui a favorisé le mouvement libéral de 1830, cette expression du laïcisme ? Les financiers. C'est Laffitte qui l'a armé, équipé, nourri. Pourquoi ? Afin que, selon son expression, « le gouvernement des banquiers commence ». Afin que le règne de l'or arrive.

Qui a appuyé le libéralisme du gouvernement de Juillet ? Les Rothschild.

Qui a soutenu le mouvement démocratique et laïque sous le second Empire ? La haute banque juive et protestante.

Sous la troisième République ? Les mêmes financiers.

Qui a créé, soutenu le grand laïcisme social d'expression anticléricale et socialiste, qui aboutit à la fondation de l'*Humanité* ? Les Pèreire, avec l'anticléricale *Lanterne*, et douze financiers d'Israël qui fondèrent la première *Humanité*.

Qui entretient, subventionne, dirige aujourd'hui la presse anticléricale, laïque et anticatholique ? Finaly.

Depuis près de deux siècles, ce que l'on appelle le laïcisme vit sous la protection continue, ardente des financiers. La finance et le laïcisme ont progressé de concert, s'appuyant, s'épaulant l'un l'autre. L'Église et la Monarchie ont eu souvent de sévères rigueurs à l'égard des financiers. Depuis l'arrivée au pouvoir de

la démocratie laïque, les financiers ont fait leur métier sans contrôle, ils ont pu franchir les bornes de l'honnêteté sans aucune sanction.

Et la démocratie laïque est devenue ce que Georges Sorel annonçait : « Le pays de cocagne des financiers sans scrupule. »

III. — La finance et la foi laïque.

Y a-t-il identité entre la haute pensée de la finance et ce que l'on appelle la pensée laïque ? On ne peut le dire. Mais ce que l'on peut affirmer parce qu'on peut le prouver, c'est la concordance d'intérêts entre la grande finance et toutes les manifestations de l'esprit laïque.

Premièrement, parce que l'esprit laïque, dissociant les forces unies des producteurs, organisant l'individualisme dans la liberté économique, a livré le travail sans défense à toutes les entreprises de la finance.

Deuxièmement, parce que le laïcisme tend à organiser un monde sans frontières, bâti sur le seul plan économique, dont les administrateurs et les maîtres seraient tout naturellement les financiers. La paix de 1919, qui est une paix de financiers et d'hommes d'affaires, est également une paix laïque, fondée sur l'idée absurde et fautive d'une solidarité économique entre les peuples européens. Si la victoire a été brisée entre les mains des combattants, c'est en vertu des dogmes laïques et des intérêts des financiers.

IV. — La religion laïque.

On ne répétera jamais assez que ce que l'on nomme le laïcisme n'est nullement la neutralité entre les religions, mais bel et bien une religion précise avec ses dogmes et toute une organisation sacerdotale. Et c'est précisément cette religion qui est utilisée par les financiers contre les combattants et les producteurs.

Si les financiers ont pu réussir leur paix de 1919, leur paix de finances et d'affaires, leur paix entre financiers internationaux opposée à la paix entre les peuples, c'est parce qu'ils ont pu exploiter les idées enfoncées dans les têtes de quelques millions d'hommes par cinquante ans de laïcisme.

Le laïcisme contemporain, c'est essentiellement la croyance au progrès indéfini, croyance selon laquelle l'homme, simple brute à l'origine, doit devenir une espèce de Dieu, pouvant se passer de gouvernement ; croyance selon laquelle l'humanité passe par un progrès continu de la famille à la tribu, au clan, à la nation, à l'internationale européenne et, enfin, à l'internationale universelle. Si l'on veut savoir sur quelles falsifications historiques et scientifiques repose ce roman, que l'on se rapporte à notre ouvrage *Histoire et Philosophie sociales*, où l'on trouvera une étude complète de la Religion du Progrès d'après les meilleurs manuels laïques.

On voit tout le parti que les financiers internationaux peuvent tirer de ces conceptions antiscientifiques et antihistoriques. C'est grâce à elles qu'ils ont pu tenter cet essai de gouvernement du monde par les banquiers qui est la Société des Nations, et qui est fait contre les combattants, créateurs de la paix, et les producteurs, seuls et véritables nourriciers du monde.

V. — Rage des financiers devant la lumière.

On se demande comment Herriot, qui doit tout de même tenir un peu à sa réputation intellectuelle, a sacrifié totalement cette réputation par l'énormité qu'il a lancée à la tribune. Après l'offense qu'il a faite à la vérité, il ne se trouvera plus un historien, un savant, un homme de bon sens pour accorder la moindre estime à un homme capable de mentir aussi effrontément. Quel démon l'a donc poussé ? L'esprit de parti et les intérêts de ses protecteurs, tremblants devant la lumière qui se fait dans les esprits.

Laïcisme et ploutocratie ont grandi de concert. Et laïcisme et ploutocratie ont perdu ensemble les biens de la victoire, ont ruiné les finances de l'État, mis les producteurs en état de crise permanente. Qui apporte la lumière aux peuples abusés, aux combattants trahis, aux producteurs ruinés ? La pensée nationale, au-dessus de tout, la pensée catholique qui, après une longue éclipse, reprend une vigueur qui lui rend le gouvernement des intelligences et des cœurs. Pendant la guerre, la vie religieuse et la vie du combattant se sont étroitement confondus. Depuis la

guerre, la pensée et le sentiment catholiques pénètrent de nouveau toute la vie économique et sociale pour réorganiser le monde moderne selon la justice et la loi chrétienne. Enfin, se produit ce grand fait d'une vie catholique qui s'organise en dehors des cadres démocratiques, en dehors du Parlement où elle s'était diminuée.

Devant ce grand réveil de la foi et de la pensée catholiques, démocrates et financiers prennent peur ; ils sentent qu'ils se trouvent devant une force contre laquelle ils seront impuissants. Que l'on organise le travail, et c'en sera fini de ce « gouvernement des banquiers » que nous a donné la démocratie. Que la pensée catho-

lique parle aux peuples au nom des vérités religieuses et de la science, et c'en sera fini du règne des politiciens et des faux intellectuels.

Herriot et Finaly présentent leur chute, dans la banqueroute de leurs idées et de leurs finances. Ils tentent de rallier, à l'aide des plus grossiers mensonges, les vieilles troupes de l'anticléricalisme. L'entreprise est condamnée à mort dès sa naissance. Les combattants et les producteurs savent aujourd'hui le nom de la pensée qui les ruine et le nom de la pensée et de la foi qui les a conduits à la victoire et qui leur donnera la paix et la prospérité.

Georges VALOIS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

« Frédéric Ozanam » par Georges Goyau

M. Georges Goyau, de l'Académie française, vient de faire paraître dans la collection des *Grands hommes de France*, dirigée par Paul Gaultier, publiée chez Payot, une biographie de Frédéric Ozanam. L'illustre catholique, l'une des gloires les plus pures de l'Eglise au XIX^e siècle et que tant de prières aspirent à faire monter sur les autels, vient prendre rang ainsi, grâce à la merveilleuse souplesse de talent de M. Georges Goyau, dans ce Panthéon littéraire où il voisine avec Gambetta, Descartes, Watteau, Pierre Curie, le maréchal de Luxembourg, Théodule Ribot, Lamarck, en attendant Bernard Palissy, Mirabeau, Lavoisier, etc., etc. Qu'on ne voie pas voltiger l'ironie autour de cette constatation, j'estime sincèrement qu'il faut se réjouir que l'autorité de M. Georges Goyau ait introduit là, même dans ce pêle-mêle passablement hétéroclite, même parmi quelques faux grands hommes et quelques gloires usurpées, Ozanam, grand Français, grand chrétien, et vraiment grand homme. C'était bien servir sa renommée, élargir sa popularité, accroître encore ses admirateurs.

D'autant que pour faire entrer là son héros, le biographe s'est bien gardé d'abaïsser sa taille ou d'atténuer son fier et intégral catholicisme, il l'a peint et raconté dans la vérité de l'histoire avec la plus scrupuleuse fidélité.

A l'instar de Tacite « qui abrège tout », M. Goyau a su condenser dans ce petit volume d'une bonne centaine de pages, qui se peuvent lire en deux ou trois trajets de tram d'une demi-heure, la substance de trois in-octavo, de Mgr Ozanam, Mgr Baunard, Curmier et du livre du centenaire. Historiographe d'une information étonnante par son étendue et sa précision, rien n'échappe vraiment à cet œil perspicace, à cette main diligente d'infatigable chercheur. Parmi la foule des témoignages de sa riche documentation, il a l'art de discerner les citations topiques, opportunes, décisives et de les enchâsser si habilement dans son récit que sa marche n'en est jamais embarrassée ou alourdie.

Quant aux jugements à porter sur les faits, il s'efforce visiblement d'y apporter la sereine impartialité de l'histoire qui tempère au besoin la ferveur du panégyriste. Entre les tendances d'écoles rivales ou opposées, s'il ne dissimule pas ses préférences, il nuance assez délicatement l'expression de son sentiment intime pour qu'on ne l'accuse pas de parti-pris.

On n'a plus à faire l'éloge de l'écrivain depuis si longtemps consacré dans la république des lettres par les suffrages les plus flatteurs ou les plus autorisés. Plus élégant, peut-être, que vigoureux et musclé, ce style ne manque ni de charme ni de vivacité, il porte noblement la pensée avec la grâce académique.

* * *

Quand il a fermé ce livre sur sa dernière page, le lecteur, rassemblant ses impressions, prend conscience de s'être senti en contact avec un homme providentiel, marqué du signe d'une haute prédestination. En une vie, Ozanam a vécu plusieurs vies ;

en quarante ans il accomplit une grande destinée. S'il laisse inachevée son œuvre scientifique, il laisse une œuvre commençante de charité qui s'étend aujourd'hui à la catholicité entière. Chez lui, chez lui seul, peut-être, parmi ses contemporains, l'homme d'action s'égale au penseur, et cette rare supériorité lui met au front une incomparable auréole.

La beauté de cette âme et l'harmonie de cette vie naissent de l'unité profonde qui les domine à travers la diversité des dons et des manifestations où elle se déploie. Un idéal, une pensée, une passion ; l'apostolat laïc par la science, par les œuvres. Faire rayonner la vérité catholique dans le monde des intelligences, faire resplendir la sainteté du catholicisme dans les masses ; c'est vers là qu'il a tendu infatigablement toutes ses aptitudes et toutes ses énergies. Le savant, l'artiste, l'historien, le professeur sont au service de l'apôtre qu'embrase la flamme d'un zèle dévorant. Tout jeune, il s'est livré au Christ, et il entend le porter partout avec les séductions de l'amour, avec l'héroïsme du sacrifice poussé jusqu'au martyre, s'il le faut.

Comme ce grand cœur a aimé l'Eglise ! Avec quelle puissance il l'a servie ! A dix-sept ans il conçoit le projet d'une vaste apogétique fournie par une enquête immense dans le domaine de l'histoire des religions ; beau rêve d'un jeune apôtre ambitieux de retrouver partout jusque dans les plus antiques croyances des preuves de sa foi, des témoignages de Dieu. A Lyon, où le saint-simonisme prétend sonner le glas du christianisme, le jeune Ozanam claironne sa foi dans une brochure retentissante. Etudiant en Sorbonne, il obligera Théodore Jouffroy à rétracter ses attaques contre la révélation chrétienne. Doux et fier croyant, il n'a jamais rougi de son *Credo*, il l'a proclamé par tout son enseignement, par tous ses écrits, par toute sa vie. A son tour professeur à la Sorbonne, devant un auditoire dont il désarme l'hostilité, ou même sa foi contagieuse fera des conquêtes, avec autant de science que de courage, il montrera dans l'Eglise la Mère de la civilisation et, devant ce Guizot catholique, il faudra bien qu'on s'incline et qu'on admire.

* * *

Mais, quel que soit l'éclat de sa science historique et de sa prestigieuse éloquence vouées à la défense de la vérité, la plus belle perle de sa couronne c'est la création des Conférences de Saint-Vincent de Paul, bientôt centenaires. Il n'est pas possible de lui marchandier cette gloire, bien qu'Ozanam se soit toujours effacé dans son humilité sincère. « Il avait été, écrit M. Georges Goyau, le metteur en branle ; il demeurait l'animateur, le saint Pierre de cet humble cénacle », dira Lacordaire.

Vingt-trois ans plus tard, quinze des premiers confrères attestèrent, dans une déclaration solennelle : « S'il est vrai que la Société de Saint-Vincent de Paul a été fondée par plusieurs, il n'est pas moins vrai que Frédéric Ozanam a eu une action prépondérante et décisive dans cette création. C'est lui qui a décidé la plupart des premiers coopérateurs à faire acte de dévouement envers les pauvres, aucun d'entre eux n'ayant appartenu à des associations antérieures. » Et de fait, sur vingt-cinq membres que comptait la Conférence de l'automne de 1833, dix-huit, originaires de la région lyonnaise, furent des recrues accourues autour d'Ozanam ;

et à la rentrée de novembre 1834, il fut heureux d'annoncer l'arrivée d'une « bande de bons Lyonnais qui allaient grossir toutes les réunions ».

« Qui donc pourrait nous blâmer », écrira en 1856 Brac de la Perrière, « de restituer à notre Ozanam ce que sa modeste repoussait ou semblait attribuer à un autre? L'histoire doit ratifier ces divers témoignages qui, relatant l'origine des conférences, ne permettaient pas qu'Ozanim laissât pâlir l'éclat de son nom. »

Ceci me paraît péremptoire et tranche définitivement un point d'histoire intéressant. Mais il est manifeste que le fondateur des conférences n'en aperçut pas dès l'abord toute l'amplitude, le semeur ne put se rendre compte de l'arbre immense qui allait sortir de ses semences. Il voulait resserrer des liens d'amitié entre jeunes catholiques, attirer les bénédictions de Dieu sur son apostolat, compléter l'apologétique de l'Eglise aux temps passés en produisant au jour ses œuvres actuelles.

« Prouvons « disait-il », que le christianisme est vivant en montrant ses bonnes œuvres. » La Providence allait en faire sortir une institution dont l'universalité serait le plus beau caractère, « une vaste confraternité de bonnes œuvres, de prières et de sentiments ».

Au mois de mai 1833, ils étaient six pour répondre à l'appel de leur entraîneur qui les réunissait au n° 18 de la rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, dans les bureaux de la *Tribune catholique*, sous la présidence d'Emmanuel Bailly, directeur de ce journal. A la fin de l'année scolaire, la société comptait 14 membres. En 1835, Paris possédait quatre conférences. Les confrères qui retournaient en province, leurs études terminées, en établirent à leur tour. Bientôt la société franchit les frontières. Du vivant du fondateur, les conférences apparurent en Belgique. En 1913, il y en avait à travers le monde 7,500, groupant près de 150 mille membres actifs, et l'on se souvient des fêtes splendides du centenaire d'Ozanim, célébrées en cette année, qui amenèrent à Paris des confrères de toutes les nations. Souvenir piquant relevé par M. Goyau : « Ces fêtes témoignent », lisait-on dans la *Gazette populaire de Cologne*, quatorze mois avant la grande guerre, de la grandeur d'Ozanim en même temps que de la grandeur « de la charité chrétienne qui, à une époque de luttes politiques et d'exacerbation nationale, unit les nations dans le nom du Christ. »

* * *

S'il fut entendu, dès le début, que les conférences seraient ouvertes aux catholiques de tous les partis, « je voudrais », écrivait Ozanim en 1833, l'anéantissement de l'esprit politique, au profit de l'esprit social ; il n'entendit pas, d'autre part, observe M. Mourret, faire prévaloir dans la société un système spécial d'organisation sociale.

Mais la sociologie catholique peut certes le revendiquer comme un précurseur, et il serait intéressant de recueillir ses vues d'économie sociale dispersées dans plusieurs de ses écrits. On y constate qu'il envisage la propriété comme une fonction sociale — erreur manifeste, à mon sens, car si le propriétaire est fonctionnaire, comme tel il relève de l'Etat — anticipant sur l'Encyclique *Rerum Novarum*. Dans l'établissement du salaire, il pose d'abord les conditions normales en dehors desquelles le travail de l'ouvrier devient une exploitation de l'homme par l'homme ; sur l'association, il veut qu'elle attache les ouvriers à leur travail comme à leur chose et les moralise ; enfin, il voit dans la démocratie le terme naturel du progrès. Sans doute, cette démocratie, Ozanim veut qu'elle soit baptisée, qu'elle s'élève à la souveraineté politique par les voies légitimes, il reste que, malgré la rude expérience de 1848 qui cassa les ailes à ses rêves, ce grand esprit a toujours caressé cette chimère, disent les uns, ce noble dessein, disent les autres, avec une imperturbable sérénité. La candeur de l'historien joua au politique un tour bien connu et nous en connaissons d'autres exemples. Au V^e siècle le pouvoir a passé de Rome aux barbares que l'Eglise allait civiliser. Pourquoi, au XX^e siècle, ne passerait-il pas des monarchies, des aristocraties au peuple éduqué, discipliné par l'Eglise? Je crois que les esprits sages, à la lumière des faits et de la science politique, ne ratifieront pas ces séduisantes théories.

Ozanim meurtri par les déboires de 48 se réfugia dans l'apostolat de la science et des œuvres et on l'y croyait à jamais perdu, quand, on ne sait sous quelle inspiration, il publia, en 1850, dans

le *Correspondant*, un article dans lequel il partageait les catholiques en deux écoles : celle de l'amour, où il plaçait Ballanche, Chateaubriand, quelques autres, celle de la colère, où il mettait Joseph de Maistre et Bonald. Veuillot, qui prit plaisir à balafre la face insolente de l'impiété, mais qui sut défendre et chanter sa foi avec amour, jugea cette distinction aussi injuste qu'offensive. Il le dit. Ozanim n'insista pas. M. Goyau raconte qu'il déchira sa réponse sur le conseil de Cornudet. On ne m'ôtera pas de l'esprit que, si elle eût paru convaincante, Cornudet ne l'eût pas jetée au panier.

M. Goyau part de là pour mettre en équilibre savant les catholiques de combat et les catholiques conciliants qui seraient alternativement bénis par les papes selon l'alternance d'élection d'un pape politique et d'un pape intransigent. Ces lignes n'étonneront aucun lecteur sous la plume de M. Goyau et feront même admirer par quelques-uns la prestesse de sa diplomatie.

Ces ombres humaines ne peuvent obscurcir la radieuse figure d'Ozanim qu'entourera un jour, peut-être, le nimbe de la sainteté. Honneur et merci à M. Goyau d'avoir mis en pleine lumière celui auquel Pie X rendit ce glorieux témoignage : Je n'ai pas de désir plus ardent que celui de voir la Société de Saint-Vincent de Paul porter jusqu'aux confins du monde l'esprit et la vie d'Ozanim, qui est la vie du grand apôtre de la charité, saint Vincent de Paul, laquelle est elle-même la vie du divin Sauveur. »

J. SCHYRGENS.

POLOGNE

Un casse-tête européen

D'après un article de Ludovic Naudeau : *Le corridor polonais ou le casse-tête européen* dans l'*Illustration* de mars 1925.

On sait que pour reconstituer la Pologne et rendre à leur destinée naturelle des peuples spoliés, les négociateurs de Versailles ont dû couper le Reich en deux, détachant du bloc germanique la Prusse Orientale.

Les Allemands ne dissimulent guère les sentiments que leur inspire cette amputation. Demandez aujourd'hui à Berlin à n'importe quel étranger, quelle question politique lui semble être la plus dangereuse de toutes, il parlera aussitôt des frontières orientales de l'Allemagne et du corridor polonais.

Pourtant, à examiner de près l'œuvre de Versailles, on reconnaît aisément que les diplomates alliés n'ont fait que rendre des Polonais à la Pologne ; est-ce donc un crime ?

La côte polonaise à l'Ouest de Danzig est peuplée de Polonais, comme la Bretagne l'est de Bretons. Son nom géographique est celui de Poméranie polonaise.

Si vous tracez une ligne droite de Cracovie à l'Ouest de Danzig, cette ligne traversera jusqu'à la mer des provinces polonaises. Que peut-on changer à cela ?

Les Allemands objectent, il est vrai, que le roi de Prusse était grand-duc de Posnanie depuis le Congrès de Vienne ; que les provinces polonaises d'Allemagne ont été détachées d'elle sans plébiscite ; que la mutilation infligée au Reich par le « corridor » est intolérable ; que les aspirations ethniques des 200 mille Kachoubes polonais habitant le « corridor » sont bien vagues.

Et à première vue, ce sentiment germanique devant cette enclave polonaise séparant aujourd'hui les deux Prusses, se comprend aisément. Mais des vérités éclatantes ne justifient-elles pas non plus la volonté des Polonais de récupérer les terres où vit leur race et de s'assurer l'intégrale disposition de leur grand fleuve national (la Vistule) ?

En réalité, on assiste ici à la perpétuation d'un conflit qui depuis sept siècles au moins, met aux prises, en cette partie de l'Europe, la race germanique et la race slave.

Depuis sept cents ans, l'Ordre teutonique et ses continuateurs veulent fermer à la Pologne l'accès de la Baltique ; depuis sept cent ans celle-ci y aspire irrésistiblement.

Voilà la situation.

* * *

Pour venir de Berlin à Danzig par terre il faut, outre les visas allemand et polonais recueillis à Berlin, quatre visas encore : un prussien, deux polonais, un danzicois. Un peu trop peut-être.

La ville même est fort intéressante; elle présente tous les caractères d'une vieille ville germanique; en même temps, en s'y promenant, on trouve comme des ressouvenirs de Venise et du grand canal.

Il n'y a pas à nier, Danzig est une enclave allemande en territoire polonais. Sur cent et vingt membres du *Volkstag*, on ne compte que cinq polonais. Pourtant, l'histoire de cet îlot germanique est bien exceptionnelle : en 1454, excédé par la tyrannie de l'Ordre teutonique, il se plaça spontanément sous la suzeraineté du roi de Pologne, tout en conservant cependant une large autonomie. Et au temps où la ville libre d'aujourd'hui était placée sous la suzeraineté nominale de Varsovie, les rois de France, d'Angleterre, Olivier Cromwell écrivaient, à son Sénat comme au représentant d'un État indépendant.

Revenons aux temps modernes. Capitale de la Prusse occidentale depuis juillet 1878, Danzig, jadis un des centres les plus importants du militarisme prussien, ne semble guère aujourd'hui se réjouir d'avoir été rendue à ses destinées de ville ou d'État libre. A chaque pas on rencontre quelque monument élevé à la mémoire des grands hommes qui servirent Guillaume I^{er}, et deux bustes de Hindenburg et de Mackensen, à expression féroce, ornent l'hôtel de ville.

M. Naudeau a été reçu par M. Sahn, président de l'État libre, le plus grand des présidents existants comme... taille, qui lui a exposé les doléances danzicoises contre la Pologne. Celle-ci conteste que la ville libre soit aussi un État indépendant; elle viole les stipulations concernant l'union douanière polono-danzicoise; elle modifie du jour au lendemain les tarifs d'exportation; elle oblige Danzig non seulement à donner dans son port un emplacement destiné à devenir un entrepôt de munitions pour la Pologne, mais même à en payer en partie la construction.

M. Naudeau interviewe-t-il aussitôt après des fonctionnaires polonais, ceux-ci de lui rire au nez. M. Sahn est tout d'abord, disent-ils, non pas danzicois, mais prussien, et il en est de même de plusieurs autres hauts fonctionnaires, qui ont fait de leur ville une simple succursale de Berlin et qui se font un jeu de rendre impossible tout accord avec la Pologne. La police du port est faite par la police du Sénat, laquelle cause sournoisement le plus grand tort à la navigation polonaise. Si l'administration de la ville doit payer la moitié du coût des travaux de l'entrepôt de munitions, c'est parce qu'elle a obstinément refusé à la Pologne divers autres endroits déjà aménagés, etc.

Autre son de cloche encore : un spécialiste des affaires étrangères attaché au service du Président Sahn, entretenant M. Naudeau des Kachoubes, lui affirme que ce ne sont pas de vrais Polonais. Ils soupirent après la domination allemande, et c'est ce dont on ne manquerait pas de s'assurer s'il était procédé dans le « corridor » à un plébiscite.

Analysant les conséquences politiques et économiques de la situation actuelle, M. Naudeau estime d'abord que les Allemands, certainement blessés dans leur amour-propre, ne sont pas matériellement lésés. La liberté de communication entre le reste de l'Allemagne et la Prusse Orientale est pleinement assurée. La quantité d'hommes et de marchandises circulant par voie de terre entre Berlin et la Prusse Orientale est plus grande aujourd'hui qu'il y a onze ans. Danzig est même le seul port du monde qui ait presque doublé son trafic d'avant-guerre.

Avec cela Danzig est mécontent; il regrette le passé; il vent qu'on le laisse tranquille; il soupçonne que la Pologne n'attend qu'une occasion pour restreindre ses libertés, et ces suspensions. Berlin sait les entretenir. Bref, la situation est très tendue, et les passions terriblement surexcitées.

La conclusion est celle-ci : tant que les peuples, chacun de son côté, continueront à raisonner d'après les idées particularistes qui ont prévalu jusqu'en 1914, la question du « corridor » ne pourra être résolue que par un recours à la force. Le Reich voudra reconstituer son autorité territoriale; un couloir allemand coupant transversalement le « corridor », si étroit fût-il, ruinerait d'un coup toutes les aspirations de la Pologne et la séparerait de son nouveau port de Gdynia.

Aucune échappatoire n'est possible.

Pour qu'une question comme celle du « corridor » n'aboutisse pas à une conflagration, il faut un principe nouveau et supérieur dominant les peuples. Lequel?

Citons Nietzsche, Polonais lui-même d'origine :

L'Europe veut devenir une.

Est-ce une chimère cela? Peut-être — mais il faut opter entre cette chimère et la guerre.

ANGLETERRE

M. Hilaire Belloc.

Interviewé par M. Lefebvre des *Nouvelles Littéraires*, Chaterton a parlé en ces termes de notre cher collaborateur et ami :

Hilaire Belloc a écrit beaucoup et dans des styles très différents. Je crois que le meilleur de ses livres est le *Path to Rome*; c'est le récit d'un voyage à pied à travers les campagnes françaises.

Il y a aussi son *Emmanuel Burdeu*, livre satirique sur la corruption politique.

Mais il est difficile de prophétiser ce qui survivra de son œuvre. Il est lui-même trop engagé dans la mêlée. Il combat certains vices et quand ils auront disparu grâce à ses attaques, on se rendra moins compte de la valeur de ses pamphlets. Sa gloire disparaît avec la honte des vices qu'il attaque.

Sa poésie, surtout ses sonnets, vivra certainement.

Belloc a une très grande importance dans la vie militante de l'église catholique en Angleterre. Beaucoup de gens n'en auraient pas franchi le seuil sans lui. Son influence personnelle est énorme, elle tient surtout à son étonnante vitalité et à son extraordinaire érudition.

Comment m'a-t-il influencé, moi et les autres? Par une sorte de magnétisme? Nullement. Il nous montre simplement la vérité. Il requiert notre attention : l'église catholique est là, comme le bec de gaz est dans la rue. Vous passez à côté sans le voir, mais si on attire votre attention, vous ne songeriez jamais à nier son existence.

Belloc a un don d'exposition extraordinaire, il est né maître dans l'art d'enseigner ses pairs. Un exemple : au début de la guerre, Belloc a entrepris dans *and Water* une série d'articles sur l'art de faire la guerre, il a montré ce que c'était qu'une armée, sa formation et son organisation et il le savait mieux que quiconque puisqu'il avait fait son service en France. Il ne laisse dans l'ombre aucun point essentiel d'une question. C'est un phénomène rare ici.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique
des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes religieux, politiques, sociaux, littéraires, artistiques.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 100 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines

BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



MAISON BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Jumelles, baromètres, lorgnettes en or, argent et émail. Instruments de précision. Outillage perfectionné pour le montage des Verres. Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE



MAISON PERSANE
G. CARAKÉHIAN
TAPIS D'ORIENT

Téléphone 22. Place Sainte-Gudule 22
B. 104. 20 BRUXELLES

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

Tous ceux qui font de la POLICOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

MARQUE « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier.
Envoi franco. — Nombreux dépôts en Belgique.

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRERIE

Christofle

ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCESSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{te}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
[*Gratis sur demande*]

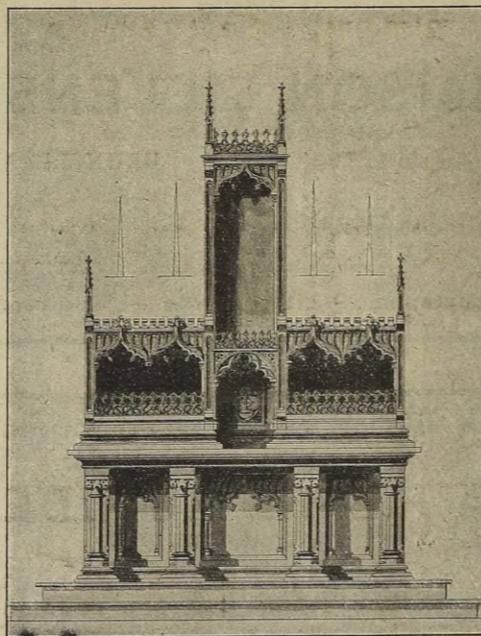


ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BERCHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

MARCHAND TAILLEUR

Costumes
de
Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes
de
Cérémonies

50, rue du Marais, Bruxelles

◆◆◆ CARRELAGES ◆◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆◆

HERMANCE BARTHEL

Artiste Fleuriste

Médaille d'Or - France, Belgique

49, rue Royale, 49 - Bruxelles

Téléphone 285-45

Fleurs
de premier choix.

Mariages
Bals
Soirées

Expéditions.

Etablissement MAUQUOY & Fils

MAISON FONDÉE EN 1875

GRAVEURS — MÉDAILLEURS
PHOTOGRAVEURS — TIMBREURS

7, Marché Saint-Jacques, 7, ANVERS - Tél. 6242

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Cannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^{ie} française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer

42, place de Meir, Anvers.

Maison fondée en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Fabriqué par THE NUGGET Polish C^o

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS